

3.50 F
sigirte, 2 DA; Marne, 2.30 st.; Tunisie, 220 m.;
Allerman, 1.40 DM; Autriche, 14 sch.; Belgique,
20 fr.; Canada, 5.10; Côte-d'Ivoire, 265 FCFA;
Danzemark, 5 kr.; Espagne, 80 pes.; 8.-, 30 p.
Grèce, 40 dr.; Iran, 125 rls.; Libye, 50 p.;
Italie, 60 li.; Liban, 325 p.; Luxembourg, 20 f.;
Maroc, 4.25 fr.; Mexique, 50 pt.; Paraguay,
40 asc.; Sénégal, 240 CFA; Suisse, 4 fr.;
Suisse, 1.30 fr.; 5.-, 60 cts; Targovlev, 30 din.
tari des abonnements page 10
5. RUB DES ITALIENS
7547 PARIS CIDEK 09
C. P. 60523 PARIS
Télax Paris p. 605072
Tél. : 244.77.73

LISE BLOCH-MORHANGE
(Lire la suite page 7.)

incapable de résoudre ses propres contradictions ? Pour le moment, o

Page 10 of 10

LISE BLOCH-MORHANGE.
(Lire la suite page 7.)

EUROPE

Où et comment reconstruire Naples ?

LES SUITES DE L'AFFAIRE DE MONTIGNY-LÈS-CORMEILLES

**M. Marchais accuse ses adversaires de considérer ses électeurs
comme « bornés, incultes, racistes, alcooliques, brutaux »**

M. Georges Marchais a apporté son soutien. Il vendra l'énergie au maire communiste de Montigny-les-Cormeilles, M. Robert Hain qui a lancé une campagne anti-drogue dans sa commune. Devant plusieurs milliers de personnes rassemblées sous un chapiteau à Montigny, le candidat du P.C.F. à l'élection présidentielle a félicité M. Hain d'avoir « honoré son mandat et sa qualité d'homme communiste ». « Je suis, ainsi, dans la lignée des élus et communistes qui sont des élus propres, dévoués, courageux ».

[illegible]

« Oui, Voilà qui s'est passé.
 Alors, que deveni-ils ces maîtres ?
 « Sans lever les mains ? Dire à la
 « Tour de la justice, mais on n'est
 « pas de mon ressort. Dérou-
 « lant, l'homme se précipita et
 « le maître courut, sans mandat
 « d'arrêt, à la barre. Il était
 « maître. Et, bien, notre camarade
 Robert Hue (ami de Monty-
 « laire, il a) comme le font
 « toujours les élus communistes,
 « a été condamné à la prison. Il
 « a pu à la légèreté, qu'il ne soit ja-
 « mais maître aux compromissions
 « des autres, déçus, con-
 «

M. Marchais affirme que les problèmes de la drogue et de

P.C.F. n'a fait allusion aux éléments nouveaux de l'enquête intervenus le jeudi 18 février.

M. Choucri Ben Achour, le fils du Mene Ben Achour, a été convoqué à la convocation du juge d'instruction, M. Ben Achour, qui s'était fait passer au moment de son arrestation en flagrant délit de vol, mercredi 18 février, à Cloufias-Sainte-Honorine (Yvelines), pour son frère Moussa, a été inculpé d'usurpation d'identité. Il est également soupçonné d'avoir participé à un trafic de stupéfiants décelé par la démission de M. Ben Achour est actuellement recherché.

ment reconnue.

Mais l'on a voulu mentement à voir à entre les paroles que la mande l'aide du y est de nation- Robert Hine qu'il qu'il démentir et mis en cause qu'il est de mine, mais en

Cornellias « a servi de prétexte, dit-il, à un extraordinaire et concerté langage orchestré par les grands moyens d'information au service du pouvoir réactionnaire, des patrons et des affaristes. Cette violence attaque est jugée nécessairement par les juges américains et toutes les formes de ce pays qui ont tenu simplement le souci de l'honnêteté et de la propriété ».

Après avoir affirmé, d'autre part, que « Chavrac se prend pour Reagan » et qu'il « ne lui manque plus qu'un chapeau de cow-boy », M. Marchais ajoute :

« Et c'est cet ultra du patronat qui des brousses les points communs — le parti communiste — qui enveloppe le parti tranquille, ment du monde de gouverner avec lui, pourvu que François Mitterrand renonce à gouverner avec des ministres communistes ! Nous

sommes bien forcés de constater que, loin de relever de la « politique-fiction » (1) un tel espoir de la droite réactionnaire trouve bien des aliments dans l'attitude actuelle du parti socialiste.

(1) Le mardi 17 février à TP 1, lors de l'assemblée le Grand Dèbats, j'ai dit que j'étais d'accord avec ce qu'il y avait de bon et d'essentiel dans ce que disait le camarade DUBOIS. Et si je ne suis pas d'accord, c'est avec ce qu'il y avait de mauvais dans ce qu'il disait. Les communistes, les socialistes, les démocrates, les chrétiens, les musulmans des communistes, ont dit des choses qui ne sont pas vraies. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas communistes. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas socialistes. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas démocrates. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas chrétiens. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas musulmans. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas humains. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas libres. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas égaux. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas frères. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas amis. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas ennemis. C'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas rien. C'est tout simplement parce qu'ils sont tout.

En attendant Georges

Premier slogan sous le chapiteau : « Les personnes âgées : de vraies retraites pour la jeunesse. »

En attendant Georges Marchais, ils sont là, cinq, six, emmitoufflés, à papoter, en man-tau et en casquette. La sonnerie leur casse les oreilles : l'Espoir au présent, « la seule façon de connaître la politique de Georges Marchais ».

gue, mille fois non », ou coiffés de bonnet phrygien, s'abîme en main. Membres du service d'ordre, gros, sympas, décollés. Vieux couples qui guignent à petits pas les rares chaises défilées. Inoccupés. Les haut-parleurs conseillent à tue-tête : « Réservez le dîlé des milliardaires. Versez généreusement à la souscription ! ». A peine si on entend ramper les pouspières... La certi-

Lémine ou un autre, je ne sais plus, disait : « La jour où le capitalisme vous félicitera c'est que vous aurez fait une connerie. » Ils sont vieux. Ils ont le regard tendre. « Souris, dit la titante, ça est en train de te prendre à la tête. »

La feule s'ébroue. Dacibels et applaudissements. On dit que Georges Marchais s'arrête. Mme Ben Achour, communiste, qui a démasqué les « trafiquants » de drogue, fait une entrée discrète mais remarquée. Une musique très « planétaire » transporte le candidat à la présidence de la République vers la tribune. M. Robert Hue aussi, qui le serre de près.

« Si nous connaissions Robert Hue ?, disent à deux voix un couple de Montigny. Vous pensez ! Il vient même chez nous en Sologne ». On monte sur les chaises pour voir. On s'écrase.
« Non, ce chapeau n'est pas à moi ». Pula, fier, le mari lance : « Nous ne portons pas de chapeau nous ».

Georges parle. « Notez, dit la petite dame en toque de laine : « Ecoutez taping anticommuniste, il a dit. » Notez : « La cié du changement : un parti communiste plus fort. » Et aussi il a rajouté : « A ceux qui recourent contre les communistes à l'injure de la délation, je réponds que nous ne sommes pas impressionnés. »

A la sortie, He sont trois de Taverny, embarrassés de n'avoir pas vendu leurs numéros d'Avant-Garde. En jeans et en santiags. « C'est sûr que le dénonciation je l'ai en travers », dit le premier, un lycéen. L'autre, un chômeur, pense qu'il ne faut - ni boire, ni fumer, ni se droguer, ni rien. »

« La dagnole, c'est tout de même plus dangereux que le hashisch. » « Ouais, mais avec la drogue l'as pas de ceinture de sécurité. » « Ta ceinture, c'est la conscience. Achetez Avant-Garde. »

CHRISTIAN COLOMBANI

CHRISTIAN COLOMBANI

A cartoon illustration of a circus tent labeled "MARCHEMUS". Above the tent are four speech bubbles containing the following text:

- "ÇA VA LES PETITS ENFANTS?"
- "Nooooonnn!"
- "ALORS VOTEZ POUR MOI!"
- "Ouuuuuuuuuu!"

The scene shows children playing in front of the tent.

Dessin de PLANTU.

de drogue, dit le premier militant, soixante-dix-neuf ans, in-crit au parti depuis 1930, il y a

du pou et du contre. C'est évident qu'il y a eu du tralala... Lui, il a été résistant. « La délation c'est tout ce qu'il y a de plus honteux, mais... le parti c'est comme une famille... il y a des moments où on est obligé de s'en servir. » L'autre, adhérent depuis 1943, reconnaît qu'« on est tout de même un peu dans le liou ». « Les responsables ce sont les gros bonnets. Mais, vous verrez, Robert Hux, le maire, n'a pas lâché toutes

La chapiteau se remplit. Jeunes
embardées : « Non, à la dé-

J'ai toujours été d'accord avec, mais ce coup-ci je ne voterai pas Mitterrand au second tour,

même si c'est le consigne. » A treize ans, il travaillait. « Mon patron ne m'a jamais fait de cadeau. » - Maintenant, il n'y a plus que des seigneurs, mais le capital n'est pas mort. Ce sont ses derniers soubresauts. »

Son ami, un peu moins âgé, évoque de vieilles réunions de

cellule. « Quand on disait que le capitalisme serait sur le point de crever, ça serait comme un chien blessé, eh bien ! la drogue c'est le signe de la pourriture du régime ». Ils se sentent un peu isolés. « C'est vrai, mais c'est la preuve qu'on a raison ».

Un sondage, une enquête.



Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le couple. Les raisons qui décident les gens à vivre à deux. Comment font ceux de votre génération, ceux de 20 ans, 30 ans, 40 ans et plus. Comment on aime et comment on est "infidèle", en province et à Paris. Se marie-t-on pour

s'aimer à loisir, pour faire des enfants, ou... pour divorcer. Un sondage étonnant et les aveux, les demi-mensonges, d'hommes et de femmes, d'hétérosexuels et d'homosexuels. Toutes vos questions sur les autres et... sur vous-même. Les vraies questions de la vie.

Ce qui fait marcher les couples.

LE NOUVEAU observateur

« Il faut être absolument moderne »

Thaïlande : les camps de la longue attente

PAGE XIV

Informatique : le travail en question

PAGE XV

Alain Cuny, un écorché guéri par le théâtre

PAGE XVI

Supplément au numéro 1212, ne peut être vendu séparément

Dimanche 22 février 1981

Le Monde

D I M A N C H E



RICHARD MARTELL

Liberté 81

Le sel de la vie

Près de vingt-cinq mille lecteurs ont répondu à notre questionnaire « Liberté 81 » et ont pu ainsi s'exprimer sur ce sujet capital et controversé. Cette participation massive est à la fois une démarche intellectuelle et un acte politique. Oui, la liberté est toujours le plus précieux de tous les biens. Mais la liberté est menacée. Par les passions individuelles, par l'Etat et par le désordre du monde. Le moment est particulièrement bien venu de poursuivre cet éternel débat.

YVES AGNÈS ET FRÉDÉRIC GAUSSEN

MOT magique ! Pourvu-
on lui trouve une
définition froide et
exhaustive, sorte que
tous les philosophes, de
poètes, d'écrivains, de
politiciens et de révo-
lutionnaires en ont
révisé les mille facet-
tes ? Réponse. Ce
mot de « liberté » rem-
plit les têtes et les cœurs. Il
appelle à la réflexion, il réveille
les sentiments. Sur tous les mo-
des, sur tous les tons, des plus
calmes aux plus déboussés. Nos
lecteurs lui ont consacré un
hymne.

« Ma liberté est celle de l'autre
tolérant tous les vents
J'y suis comme par des
traces profondes
elle ne s'épuise pas
elle est mienne
Sente la cognée l'autre
au jour dit »

« Une femme descendant sans
douter, un enfant qui marche,
un général qui joue aux quilles,
l'écritain aux champs... »

« Une
Lutte
imaginaire pour la
bonheur, l'
éprouvément, le
Rêve, le
Téléphone et l'
éternité »

« Respirer à pleins poumons
sans aucune gêne », « Le sel de
la vie », « Le plus précieux de
tous les biens », « Un poème »,
« La joie de vivre », « Que je
récapitulais ma vie, ma pensée,
mes sens, mon corps, l'infinité
de mes actes, le choix de
mes sentiments, et je sentais
libre... »

Oh ! une petite fraction des
lecteurs n'ont pas voulu modifier
leur voix à ce écho. « Les mots
de ce genre sont des mots creux »,
Votre question n'auroit pas
de réponse définitive et vous le
saves », écrit un professeur
retraité. « Toute définition ne
peut être qu'une réduction de
la liberté », dit un cadre supé-
rieur. « La liberté n'est pas
seule les libertés existant »,
estime un lecteur de quaran-
te-cinq ans. Ou bien « La
Liberté, c'est le droit de ne pas
répondre à cette question, parce
qu'elle nécessite trop un sujet
de bon plaisir ».

Mot qui questionne, mot qui
interpelle. « La » Liberté, c'est
d'abord une Liberté, qui ré-
pondit massivement nos lecteurs.
« Le primat de l'individu sur le
collectif », selon la formule de
l'un d'eux, est l'histoire
conviction de la plupart, même
au fil des questions, chacun a

bien senti en y répondant la
tension permanente entre son
« moi » et les autres, surtout
lorsque ces autres deviennent
tous les autres, la société, ses
institutions, son organisation...
Ainsi toutes les nuances possi-
bles se mêlaient sur cette toile
de fond individualiste. Qu'un
certain nombre de lecteurs ré-
pondent : la liberté, pour eux, n'a
de signification que par rapport
aux autres : le même individu
passé par la collectivité.

Toutes ces sensibilités peuvent
être regroupées dans six grandes
catégories, d'importance inégales
et qui parfois cohabitent dans
une même réponse.

● FAIRE CE QUE JE VEUX.
— La Liberté, c'est pouvoir vivre
plénement sa vie, sans entraves.
« Aime et fais ce que tu veux »,
écrit un lecteur citant saint Au-
gustin. La Liberté est le moyen
de braver, une condition pour
se réaliser soi-même, pour exis-
ter, s'épanouir, aller au bout de
ses possibilités. C'est « faire ce
que je veux, avec qui je veux,
quand je veux, comme je veux » ;
« être bien dans sa peau »,
« satisfaire ses désirs »,
« fuir de tout, souffrir de rien »,
« être ce que je dois être ». L'im-
portant est que sur soi, mais les
autres ne sont pas oubliés : cette
liberté individuelle n'a de sens
que si chacun peut en profiter.

« Pouvoir rêver, pouvoir aimer,
pouvoir plonger, pouvoir créer
et se cultiver, n'importe quand,
n'importe où avec n'importe qui,
mais sans nuire aux autres et égo-
risme », écrit un cadre moyen de
vingt et un ans.

● MAÎTRISER SON DESTIN.
— La Liberté, c'est avoir
la capacité d'exercer son libre
arbitre, de diriger sa vie selon
ses choix personnels. Pouvoir
« agir selon ses convictions »,
« ma propre détermination »,
« mes propres décisions ». Avoir
« la maîtrise de son propre des-
tin » et développer sa respon-
sabilité et sa capacité d'auto-
nomie. La possibilité de créer,
la promotion personnelle par la
formation, l'accomplissement, l'ex-
pression, culturelle... « La capacité
d'être à l'écoute de ses vrin-
tises profondes, d'être fidèle à
cet élan créateur et d'en assu-
mer la responsabilité en face des
autres ».

● LE PAIX ET L'ÉMPIRE.
— D'autres lecteurs (un nombre
limité) estiment qu'« il n'y a
pas de véritable liberté sans
paix ». Ils considèrent, ce qui im-
passe la possibilité de se nourrir
et de se loger, le droit au tra-
vail.

● LE DROIT DE DIRE NON.
— La Liberté, c'est la jouissance
d'un certain nombre de droits
fondamentaux, ceux qui ne sont
pas respectés par les régimes
totalitaires et que limitent les
sociétés de tous ordres :
droit d'expression, de croyance,
liberté d'opinion, de circulation...
« Pouvoir lire librement à la fête
de l'homme et pouvoir être
chrétien à l'étranger ou à Mo-
sco », « Le droit de penser, d'ex-
primer ses convictions, d'adhérer
ou non à des organisations,
d'avoir une vie personnelle sans
subir les contraintes d'un Etat
ou d'un parti dominant ». La
liberté républicaine, c'est « le
droit de dire non... », « de pouvoir
penser à haute voix sans être
considéré comme un déviant psy-
chiatrique », « le droit à la
critique », à la contestation. Cela
suppose qu'on soit délivré des
possibilités réglementaires, « des
contraintes idéologiques et maté-
rielles d'une autorité contraire
à ses principes », que l'on puisse
vivre aussi « en dehors du carcan

politique et social », et surtout
ne pas se heurter à « l'arbitraire,
notamment policier ». De nom-
breux lecteurs évoquent la
crainte de « l'heure du lottier »,
d'autres pensent que la Liberté
d'est « pouvoir servir dans un
commissariat sans se demander
si on va se faire tabasser ». Toute
forme de fascisme va à l'encontre
de la Liberté : « Je hais ce que
tu penses, mais je me battrais
pour que tu puisses l'exprimer »,
écrit un lecteur de cinquante-
deux ans.

● DEMOCRATIE. — La Li-
berté n'est possible que dans une
organisation collective destinée
précisément à protéger les ci-
toyens : libertés politiques,
démoctocratie, sécurité. La société
doit arbitrer les conflits et
contrôler les abus. Certains pou-
sent plus loin le propos : « socia-
lisme, autogestion, mais surtout
posent une condition : la liberté
sociale suppose l'égalité. Utopie ?

(Lire la suite page V.)

L'élaboration du questionnaire et son analyse ont été
faites avec la collaboration de Mme Annie Paruchon
et de M. Guy Michelat, chercheurs au C.N.R.S., rattachés
à la Fondation nationale des sciences politiques (Centre
d'étude de la vie politique française).

DES LUNDI CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



l'INDUSTRIE
D'INFORMATION
PAR L'IMAGE
EN VENTE
CHEZ TOUS
LES MARCHANDS
DE JOURNAUX,
12 F.

Parti pris

Métro

J.-P. CARBON,
(Limoges).

Agriculteurs

bat que Dieu fait !

tes de l'Ouest comme de l'Est
autant dire qu'il y a de nom-
breux agriculteurs de nos régions.

Fumeur,
non - fumeur

Fumeur,
non - fumeur

CH. VIRENQUE,
(Toulouse - Bagnard).

Environ 10 à 20 %.

An bout d'un an et de environ, au moment de la fin tion du forfait, on se re compte de quelle façon re

rier 1981) me fournit l'occasion de souligner la convergence de sa pensée, sur un point essentiel et méconnu, avec celle de G. Devereux : « inventeur » de l'éthnopsychiatrie.

— Et alors, tu sa-
le shabbat je fais

— Et que va-t-il
alors ?

Admettons que le restaurateur accepte (qu'est-ce que l'amitié ne ferait pas faire !), admettons que vous rentriez dans ce restaurant dans l'idée bien précise

Quelques jours avant Noël, j'ai acheté un jeu : bois massif : cubes

ité des lettres « Q » et « R ». Il y de quoi dérouter une personne

d'environ quatre cents sociétés primitives le conduit aux conclusions suivantes : « Si tous les psychanalystes dressaient un

— Et que va-t-il
alors ?

Admettons que le restaurateur accepte (qu'est-ce que l'amitié ne ferait pas faire !), admettons que vous rentriez dans ce restaurant dans l'idée bien précise

Deux lettres en moins

Lorsqu'on compose l'alphabet arabe, on découvre que les lettres « X » et « Z » de nos alphabets n'existent pas.

Après tout, me dit ce responsable, ces lettres ne sont pas très importantes, et puis les enfants s'en amusent, c'est un jeu. —

ALAIN POJHAAR,
(Limoges).

1 500, vous obtenez
obtient la plus fi
vassière, papera
soigneuse, enfin la
connues ! Il ne se

[...] Pour ce prix, la France plus méticuleuse, la plus écrivaine, contrôlease, vérifiante, de ménage des administrations il ne s'agit pas, un centime

Actuelles

Chiffres

connues ! Il ne se
en France qui ne
pièce, produit et
sur quittance ; pr

il ne s'encaisse pas, un centime par une lettre, prouvé par une des états de situation, payé et la quittance sont enre-

14



— — — — —

1. $\frac{1}{2}$ 2. $\frac{1}{2}$ 3. $\frac{1}{2}$ 4. $\frac{1}{2}$ 5. $\frac{1}{2}$ 6. $\frac{1}{2}$ 7. $\frac{1}{2}$ 8. $\frac{1}{2}$ 9. $\frac{1}{2}$ 10. $\frac{1}{2}$

Veilleurs et éveilleurs

[illegible]

L'imérêt que nos lecteurs ont accordé à cette entreprise est le signe de la force et de l'éternelle jeunesse de l'idée de liberté, mais aussi d'une profonde inquiétude devant l'évolution de notre société. Inquiétude née à la fois des

récentes initiatives du ministre de la justice (le préjé - sécurité et liberté - et les attaques contre *le Monde*), du caractère de plus en plus « monarchiste » de la présidence de la République, de l'étouffement persistant des libertés dans le monde (notamment dans les pays communistes et la plupart des pays du tiers-monde) et de la montée d'une crise économique grosse de dictatures possibles.

Un tour

De nombreux lecteurs nous ont fait part de leur perplexité devant certains aspects de notre questionnaire. Le fait ou exemple que soient mis sur le même plan des questions sur l'Etat, les institutions et les libertés fondamentales d'une part, la vie quotidienne, la culture effective d'autre part. Le fait aussi que le terme de « liberté » pouvait selon les questions, s'entendre de différentes façons : y a-t-il LA liberté (qui est un concept philosophique) et LES libertés (qui recouvrent un ensemble concret de pratiques et

(d'institutions) : la liberté peut, selon les cas, s'identifier au libéralisme politique ou économique, à l'indépendance (économique, financière), vers le laïcisme (édificatif, moral ou judiciaire). Faut-il répondre en pensant à la liberté « en soi » ou sous formes qu'elle prend dans les conditions politiques et économiques actuelles ?

Il faut donner son jugement personnel, mais aussi donner son opinion, l'opinion moyenne des Français ? Comment répondre à une question pour laquelle on se sentait pas personnellement concerné ? Et comment peut-on quantifier ou hiérarchiser ce qui souvent relève de l'intuition, ce qui est foncièrement instable et contradictoire en chacun de nous, ce qui est le pari de ce qu'on est et de ce qu'on voudrait être ? (2)

« L'entretien »

Ces interruptions soulèvent de
nouveaux lecteurs rémoignant, par leur
pertinence et leur foisonnement,
du caractère à la fois global et
complexe de la notion de liberté.
Global parce que la liberté est
un tout. Elle imprègne l'ensemble
des pratiques institutionnelles, poli-

figues, sociales, individuelles, de toute collectivité humaine. Comme tout système d'idées, c'est un système de références entièrement relatif et instable. Elle est un mouvement, le résultat d'une succession d'équilibres précaires, d'avancées et de reculs. Cette substance mouvante, qui n'est qu'un déséquilibre dans la formalisme d'un questionnaire forcément réducteur et schématisé. Et, pourtant, on perçoit fort bien dans la combinaison des chiffres sorte d'ensemble mathématique d'un caractère particulier, apparaît, avec une particulière netteté, à quel point la notion de liberté, avec la ramification de ses implications n'est nullement une idée *an* l'air, une impression subjective. Mais comme, au contraire, elle fait partie d'un ensemble cohérent de références idéologiques, politiques, religieuses, sociales.

Ajoutons — et ce n'est pas le moins important — que cette enquête ne représente que l'opinion de ceux qui y ont participé. Elle n'est nullement représentative des lecteurs du *Monde* en général et

— encore moins — des Français dans leur ensemble. La « population », qui a participé à cette réflexion, en a efflué des caractéristiques bien particulières : elle est essentiellement masculine (à 80 %) elle est composée en grande partie d'intellectuelle (26 % d'enseignants et 13 % d'étudiants) ; elle est majoritairement à gauche (53 % ont proches des tendances allant de l'extrême gauche au M.R.G. et il faut ajouter 6,7 % d'écologistes dont les deux tiers se situent à gauche).

Cette composition explique évidemment les tonalités globalement libérales des réponses abstruses et surtout l'absence d'indignation et de fraction de la part des intellectuels français les mieux informés, d'intéressant nettement plus à la politique que le moyenisme des Français qui exercent une fonction intellectuelle spécialement reconnue. C'est l'attitude d'une catégorie sociale particulièrement active sur le plan idéologique. Mais qui ressent aussi, avec une violence parfois pathétique, les heurts entre les idéaux et les réalités, entre les espoirs

La grande spécificité des réactions de ces lecteurs apparaît nettement lorsqu'en compare certaines de leurs réponses à celles d'un échantillon représentatif sur le plan national, recueillies à l'occasion d'un sondage réalisé par le Cefrema en janvier 1981 et dont nous publierons les résultats dans le prochain numéro du

(1) Le déploiement des réponses a été réalisé par le service informatique de Monde Étant donné le très grand nombre de réponses obtenues et notre souci de publier les résultats de l'enquête dans des délais raisonnables, nous avons pris en compte, pour l'analyse des résultats, les premières 1000 réponses premières réponses. Nous avons donc pris en compte les premières 1000 réponses obtenues qui ont été envoyées par les personnes ayant répondu.

(2) Neus avons fait état dans le Monde Dimanche du 18 (an-
vier le Noa lecteurs du Liberté
81 ») des réactions des lecteurs
qui contestaient le principe même

Une femme nue dans la mer...

La liberté est d'abord une façon d'être, un sentiment. Elle se vit dans les mouvements de tous les jours et dans les relations avec les partenaires familiaux.

- 63 % tolèrent les aventures extra-conjugales
- 64 % pensent que les jeunes n'ont pas trop de liberté

UNNE femme nue cour-
rant dans les papiers
pour un clair matin
de printemps.
Cette représentation
épureur de la
liberté proposée par
un lecteur est
un excellent symbole
d'une aspiration
profonde. Si la liberté est une
idée, elle est surtout un sentiment,
une façon d'être. Elle est
d'abord quelque chose que l'on
s'agit, liberté du corps, du
mouvement, de la sensation,
de la spontanéité. C'est dans l'inimi-
tité de la vie personnelle et
affective qu'elle s'apprend et se
manifeste. La liberté n'est pas

seulement un thème de meeting ou de dissertation, elle est un ingrédient du bonheeur quotidien.

Si la liberté est une conquête permanente un idéal constant à atteindre, c'est bien dans le domaine du corps qu'elle a connu récemment ses plus éclatantes victoires. U corps triomphant et qui s'a plus honte de se montrer débarrassé des poids qui le volaient aux regards, la nudité dénuée affichée est, en l'ordre même de cet affranchissement, le fait que les parents dans certaines familles, se montrent un jour devant leurs enfants et sont plus choqués comme chacun l'a pour 75 % des raisons. Et, si, sur les plages, les femmes exposent

Tolérance

Cet accent sur la libération de l'individu on le retrouve dans les domaines ayant trait à la sexualité et à la vie des couples, où les lecteurs font preuve de la plus grande tolérance. La majorité d'entre eux pensent que, dans un couple, l'homme et la femme peuvent avoir des activités personnelles indépendantes (aller seul au cinéma, en weekend ou en vacances) et même connaître des aventures (17 % sans le mari et l'autre, 30 % en le disant, 53 % avec une liberté totale) (1). Pour la majorité, le mariage n'est pas rescindé comme une restriction à la liberté (63 %). Et il n'est pas choquant que le mari s'occupe de tout à la maison (55 %).

La majorité des parents sont prêts à accepter que leur fille (54 %) ou leur fils (51 %) puisse avoir des relations sexuelles, mais qu'il ne faut pas encourager ces relations. Ils estiment que le mariage est le plus approprié et recommandent (87 %) que de préférence les jeunes vivent ensemble avant d'être mariés. Concernant l'homosexualité masculine ou féminine, la grande majorité est opposée qu'il faut « laisser chacun libre de faire ce qu'il veut » (74 %). Si une forte minorité (32 %) pense qu'il faut « tolérer l'homosexualité en essayant de la limiter », bien peu (13 %) sont

La libération des mœurs consistait à développer et à centrer de l'auto-éducation par des pays comme un minimum par le moyen de la lecture et de la culture. On a vu que la culture est la base de la culture. On a vu que la culture est la base de la culture. On a vu que la culture est la base de la culture.

en est l'incarnation même. Si on est jeune, on est libre, pensent 68 % des lecteurs. Mais il s'agit là de la jeunesse en tant qu'abstraction. Et il est d'autant plus échoquant de constater que dans la réalité les choses ne se

paient pas aimer... », « être jeune », c'est être libre, « les jeunes » en tant que groupe social, « ont leurs libertés », « ont le droit de se tromper », « les 34 % des lecteurs seulement pensent contrairement à ce qu'il se dit parfois, que « les jeunes ont trop de liberté », alors que c'est l'avis contraire qui prévaut », « une proportion plus grande encore trouve les tribunaux trop sévères pour les jeunes délinquants », « 65 % estiment nulle en plus très grande la liberté qu'on accorde aux jeunes », « les opinions et leurs revendications... »

Cette possibilité d'expression, les jeunes doivent au moins pouvoir l'exercer au sein de la famille. Près de 50 % des lecteurs assument qu'un jeune doit être dans la famille dans les décisions familiales qui le concernent.

son âge et 22 % s'il a plus de douze ans 13 % seulement lui refusent ce droit à quel que soit son âge.). De même, la moitié des lecteurs estiment qu'il est normal que les enfants a ne disent pas tout à leurs parents et aient une vie à eux quel que soit leur âge : 19 % seulement trouvent cela anormal quel que soit l'âge des enfants).

Dans une enquête nationale réalisée en novembre 1975 par

L'IFOP, les parents français se montraient autrement moins libéraux, puisque 17 % seulement d'entre eux trouvaient normal que les enfants aient leur mot à dire, et ne disent pas tout à leurs parents quel que soit leur âge (2).

Dans une pratique éducative, les lecteurs font preuve du plus grand libéralisme : 70 % sont hostiles aux corrections et plus encore trouvent normal que les enseignants jugent leurs parents. Cet esprit d'ouverture de se limite pas à la vie en famille : 90 % estiment qu'il n'est pas normal à l'école que « les élèves ne puissent exprimer leur mécontentement » et 80 % sont favorables aux méthodes nouvelles d'éducation qui donnent plus de liberté aux élèves ».

Divergences

Ce tableau général de libéralisme et d'ouverture d'esprit cache cependant bien des divergences. Il est surprenant de constater à quel point les différences d'options politiques et idéologiques, de milieu social et professionnel, et même d'âge et de sexe peuvent influer dans les domaines apparemment

sznel personnels. D'une façon générale, les réponses les plus libérales sont données par les lecteurs se situant à l'extrême gauche et à gauche (on parle les écologistes), par les instituteurs, les professeurs, les ouvriers et les employés ; par les lecteurs de vingt-cinq à trente-cinq ans ; les personnes « sans religion ». À l'inverse, les réponses les plus autoritaires viennent des lecteurs se situant à droite ou à l'extrême droite (le R.P.R. étant plus proche du G.O.P.R.) ; des cadres supérieurs ; des lecteurs de plus de quarante-cinq ans ; des catholiques pratiquants. Les femmes sont dans tous les cas un peu plus libérales que les

Education

Les divergences idéologiques ou sociales apparaissent avec une particulière netteté lorsqu'on demande aux lecteurs de choisir entre plusieurs options ayant des significations différentes. Ainsi une question où l'on proposait quatre définitions de « ce qui est le plus important à apprendre aux enfants » fait apparaître quatre conceptions très contrastées de l'éducation, allant de la passivité au laxisme absolu, en passant par une question insistante sur l'autonomie personnelle et une autre sur le travail. Chacune de ces options fait apparaître une structure particulière des réponses. Strictement liés aux positions politiques et au milieu professionnel.

La première option — « *il faut respecter les règles qui existent* » — est choisie de préférence par les agriculteurs, les industriels et les cadres supérieurs ; l'extrême droite, le R.P.R. et l'U.D.F. ; les moins de vingt ans et les plus de quarante-cinq ans ; les catholiques pratiquants.

La deuxième — « il faut bien travailler pour avoir un métier » — de préférence par les industriels, les cadres supérieurs et les ingénieurs; le P.C., le R.P.R. et l'U.D.F.; les hommes; les plus de quarante ans.

La troisième — si l'on veut — de préférence par les cadres moyens, les étudiants, les chômeurs, les écologistes, le P.S.U. et l'extrême gauche ; les femmes ; les moins

La quatrième — « il faut faire ce que l'on veut, comme on en a envie » — de préférence par les ouvriers, les instituteurs, les techniciens; l'extrême gauche, le P.S.U. et les écologistes; les moins de trente-cinq ans et les sans religion. ■

(1) Selon un sondage de la Coframa, en juin 1980, sur un échantillon national 58,5 % des personnes interrogées n'ayant « pas du tout d'accord » pour trouver « normal que le mari et la femme puissent avoir des relations sexuelles avec d'autres personnes ».

(2) Cahiers de l'UFOPRE, n° 13.

MUSÉE RODIN
77, rue de Varenne 75007 PARIS

VIGELAND

T.J.J. (sauf mardis), 10-12 h et 14-17 h
18 février - 30 mars

● Certains disent qu'aujourd'hui les jannes ont trop de liberté
Vous-même pensez-vous que c'est :

	Liberté 81	Echantillon national (Cofrema juin 80)
Faut & fait vrai.....	5,6 %	36,2 %
Un peu vrai.....	29,4 %	38,2 %
Un peu faux.....	27,9 %	17,4 %
	36,3 %	16,9 %

● On constate que de plus en plus de jeunes vivent ensemble sans être mariés. Est-ce que cela vous paraît...

	Liberte 81	Echantillon national Parents IPOP, nov 75
Tout à fait choquant.....	3 %	22 %
Plutôt choquant.....	12,4 %	30 %
Pas choquant.....	21,5 %	21 %
Pas choquant du tout.....	55 %	25 %

● Certains enfants ne disent pas tout à leurs parents. Vous même diriez-vous que vous trouvez cela normal ou pas.

	Liberté 81	Rechantillon national PewRes 1968, 69 70
Normal c'est que sans l'effort des enfants	43 %	17 %
Normal quand les enfants ont plus de douze ans.....	12.6 %	6 %
Normal quand les enfants ont quinze ou seize ans.....	27.4 %	27 %
Peu normal car ils sont "trop"	18.0 %	47 %

Les lecteurs qui ont participé à notre enquête sont nettement plus libéraux à l'égard des jeunes que l'ensemble des parents français, comme le montre cette comparaison entre leurs réponses et celles - aux mêmes questions - d'un échantillon national de parents interrogés par la Coiremco en 1980 et par l'IFOP en 1975.

MUSÉE RODIN
71, rue de Varenne 75007 PARIS

VIGELAND

T.J. (sauf mardi), 10-12 h et 14-17 h
18 février - 30 mars

Le travail et la peine

Le travail est-il un esclavage ou le lieu même de la liberté? Entre le geste créateur de l'artiste ou celui mécanique et aliénant du prolétaire, la distance est grande.

- 1 lecteur sur 2 pour imposer les retraites anticipées
- 1 lecteur sur 3 favorable à l'autogestion

DIEU dit : « Mandat soit le sol à cause de toi ! A force de peines tu en auras subsistances tous les jours de ta vie ». Le travail, dans la Bible (Genèse, chapitres 3, verset 17), n'est guère synonyme de liberté ! Il est lié à la chute de l'homme, enchaîné du paradis de l'homme, chassé du paradis terrestre pour avoir mangé le fruit défendu. En bien, les lecteurs du Monde qui nous ont répondu ne semblent pas tous avoir du travail une vision aussi négative. Ils se partagent presque également en trois tiers : ceux pour lesquels le travail est plutôt associé à l'idée de liberté ; ceux pour qui le mot évoque la non-liberté ; et ceux qui sont dans une autre question confirmant cette opinion générale : 90 % des lecteurs estiment que le fait de travailler ne réduit pas notre liberté.

Préserver l'emploi

En revanche, les divergences s'accroissent lorsqu'on compare les professions. Le travail est liberté pour plus de 40 % des ingénieurs, des industriels et des professions libérales, plus de 35 % des professeurs, des cadres supérieurs et... des retraités, mais pour seulement 35 % des employés et des étudiants, 25 % des agriculteurs, 21 % des ouvriers et des chômeurs. Attitudes logiques que renforcent les réponses à notre question sur les raisons qui poussent à accepter un travail. En tête (32 %), la complémentarité requise. C'est encore plus vrai chez les professions libérales, les professeurs, les ingénieurs, et les compétences professionnelles s'accroissent avec l'âge. En seconde position (29 %) viennent ceux qui veulent un travail qui laisse du temps libre. Dans ce groupe, on trouve davantage d'ouvriers, d'employés, d'enseignants aussi, et un plus fort pourcentage de lecteurs de vingt à trente-quatre ans. La troisième catégorie regroupe ceux (19 %) qui veulent éviter des responsabilités ; avec, bien sûr, le plus fort pourcentage chez les industriels, et le plus faible chez les ouvriers ; et un écart de 18 points selon que l'on se situe à l'extrême gauche (10 %) ou à l'extrême droite (28 %). Cet écart est toutefois beaucoup plus faible que pour les partisans du temps libre (36 points d'écart entre l'extrême gauche et la droite). Les autres raisons troublées par le choix d'un travail n'atteignent pas chacune 10 % des suffrages : que l'existence soit bonne, qu'ils ne soient pas toujours sur notre dos, qu'ils soient bien payés.

Et le travail n'est pas la liberté pour tout le monde. L'absence de travail l'est encore moins 86 % des lecteurs estiment en effet qu'on ne peut pas se sentir tout à fait libre si on est sans travail, 72 % d'entre eux sont d'accord pour restreindre leur propre liberté afin de lutter contre le chômage.

Préserver sa liberté, c'est donc, pour la très grande majorité, préserver l'emploi. Pourtant, les lecteurs se séparent en deux parties d'égal importance, lorsqu'on leur demande s'il faudrait interdire le travail au noir (50 % d'accord, 50 % pas d'accord). Même séparation en deux blocs, lorsque nous leur demandons s'il faut imposer des retraites anticipées pour réduire le chômage (51 % contre, 48 % pour). On mesure ainsi la difficulté pour chacun de se situer dans le débat entre l'individu et la col-

lectivité : puisque le travail est si important, comment accepter d'y renoncer au profit d'autre ? Les choses ne sont donc pas si simples qu'il y paraissent dans la question de principe, et la liberté personnelle entre ici nettement en conflit avec la conscience aiguë qu'ont nos lecteurs des problèmes de l'emploi.

Le débat prend une tout autre forme, plus politique et idéologique, lorsqu'on interroge les lecteurs sur l'organisation sociale des entreprises. 2 % seulement d'entre eux souhaitent maintenir les relations actuelles entre direction et salariés. Les autres se divisent en trois groupes, 34 % sont pour constituer les entreprises en « sociétés » à direction collective, 40 % estiment qu'il faut faire diriger les entreprises en commun par les salariés et les patrons ; ces adeptes de la coopération sont les plus nombreux à gauche et au centre gauche, 23 %, enfin, 26 % estiment qu'il faut donner aux salariés la responsabilité de leurs entreprises. L'extrême gauche, avec le P.S.U. et les communistes, forment les gros bataillons de ces « idéologies collectives ». La profession infuse aussi sur les attitudes. C'est sur la direction par les patrons avec simple consultation des salariés qu'ouvriers et chefs d'entreprise sont les plus éloignés, mais toutes les réponses à notre questionnaire : 71 % des industriels sont pour cette solution, 11 % seulement des ouvriers.

L'organisation actuelle de l'entreprise — même avec « consultation des salariés » — ne semble donc pas prêter à sauter l'épaule du maître et la liberté de chacun, du moins, 67 % des lecteurs estiment qu'ils ne se sentent pas vraiment libres dans leur entreprise, alors que la très grande majorité d'entre eux (97 %) pensent qu'on pourrait facilement augmenter la liberté de chacun dans son travail sans diminuer son efficacité.

Nous leur proposons, dans un autre questionnaire, de donner leur avis sur l'autogestion. Là encore, ils se divisent nettement, essentiellement sur des critères politiques. 10 % des lecteurs pensent que c'est la meilleure solution et qu'il faut commencer à l'appliquer, attitude répandue davantage (34 %) à l'extrême gauche. Presque la moitié d'entre eux considère qu'il s'agit d'une idée juste et d'une direction à suivre ; ce sont en priorité (64 %) des personnes qui se situent à gauche, 30 % des lecteurs estiment qu'il s'agit d'une idée générale, mais on ne voit pas très bien comment cela pourrait marcher. Cette catégorie est la plus grande, elle représente 46 % des personnes. Les autres considèrent l'autogestion comme irréalisable pour 28 % des personnes interrogées, une idée dangereuse pour 27 %, une idée juste, une direction à suivre pour 25 %, la meilleure solution pour 20 %.

Les lecteurs du Monde qui ont répondu à notre enquête ont répondu à notre enquête apparemment donc bien liés — comme dans l'ensemble du questionnaire — bien plus en « fil à plomb » dans le débat social que l'on peut penser. Ils ont certainement davantage pris position sur les questions de principe, et ont été moins sensibles aux nuances de la question. Car les deux tiers considèrent qu'il serait très grave de supprimer la liberté de fonder une entreprise, de se mettre à son compte. Ces appréhensions sont d'autant plus fortes qu'on se situe plus à droite (55 points d'écart entre l'extrême gauche et le P.S.U., mais 55 % des personnes proches du P.S.U. ont déclaré encore que la menace sur cette liberté serait très grave, 43 % des ouvriers, 38 % des employés pensent de même. L'idéologie « collectiviste » des deux tiers des lecteurs est donc largement tempérée de « libéralisme », en même temps que se manifeste une forte aspiration à sortir de la condition du salarié (voir notamment l'enquête du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier). On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

On retrouve cette même tension entre deux pôles opposés lorsqu'on interroge nos lecteurs sur l'action et les organisations du Monde, Dimanche sur ce thème, à l'Année au salariat, publiée le 18 janvier).

Les femmes

Les femmes, beaucoup moins nombreuses que les hommes, travaillent dans cette enquête une population bien particulière. Elles sont dans l'ensemble plus jeunes (moins de vingt-cinq ans). La très grande majorité d'entre elles (88 %) exercent une activité professionnelle et elles sont surtout institutrices, enseignantes, professeurs, employées et dans le petit commerce. Elles sont plus souvent sans religion que les hommes (ce qui n'est pas une nouveauté). Bien que leur intérêt pour la politique soit moindre que celui des hommes (ce qui, en revanche, est normale), elles sont tout de même plus nombreuses à se dire proches du P.S.U. et des écologistes.

Les jeunes et les vieux

L'âge joue son rôle dans la plupart des réponses. D'une façon générale, plus on vieillit, moins on est à gauche et plus les opinions vont dans le sens de l'autorité.

Mais cette ligne générale est loin d'être continue. Les jeunes de moins de vingt ans sont nettement moins libéraux que les tranches d'âge qui suivent immédiatement. Il y a parmi eux beaucoup de filles (55 % contre 20 % pour l'ensemble des répondants) et beaucoup de catholiques pratiquants. Ils sont plus à droite que la moyenne (s'écartant de 10 points de l'extrême droite et du P.S.U.), même s'ils sont nombreux parmi les écologistes et parmi ceux qui ne se sentent proches d'aucun parti ; près de la moitié d'entre eux (42 %) refusent de se situer par rapport aux courants politiques actuels. Leurs attitudes religieuses sont souvent celles des chômeurs ou plus généralement, c'est-à-dire de la gauche.

Les cinquante-cinq ans sont plus libéraux dans tous les domaines, sont aussi les plus à gauche (extrême gauche, P.S.U., écologistes).

À partir de quarante ans, une rupture s'opère. C'est à partir de cet âge qu'on trouve surtout les sympathisants du centre et de la droite (M.R.G., U.D.F., R.P.R.). Si les réponses des quarante-cinq ans ont occupé la première moitié de la médiane, celles des plus de quarante-cinq ans commencent une brève déviation dans le sens de l'autorité.

Les professions

Les enseignants et les intellectuels ont été, de loin, les plus nombreux à participer à cette enquête : on compte 22,6 % de professeurs et d'instituteurs, 13,2 % d'étudiants et 5,4 % d'enseignants et d'enseignants. Les autres catégories professionnelles sont réparties de la façon suivante : cadres supérieurs, 12,9 % ; cadres moyens, 12,7 % ; professions libérales, 12,5 % ; ingénieurs, 12,5 % ; employés, 12,5 % ; techniciens, 12,5 % ; retraités, 12,5 % ; ouvriers, 12,5 % ; chômeurs, 12,5 % ; industriels, 12,5 % ; petits commerçants, 12,5 % ; ménages, 12,5 % ; agriculteurs, 12,5 %.

Ces différentes professions ont des caractéristiques politiques bien particulières. Les plus à gauche et les plus libéraux sont les instituteurs (qui se situent à gauche et à l'extrême gauche) et les professeurs (plutôt proches du P.S.U. et du M.R.G.). Les cadres moyens sont les plus proches du centre gauche (P.S., M.R.G.) et les professions libérales du centre droit (M.R.G., U.D.F., R.P.R.). Les catégories

Paris-province

Les réponses se répartissent à peu près par moitié entre la province d'une part (54 %) et Paris (46 %), et la région parisienne (20 %) d'autre part. Les différences entre ces groupes sont faibles dans l'ensemble. Les Parisiens sont souvent un peu plus libéraux que les autres, à l'exception de la Fondation, mais particulièrement pour les moeurs et l'éducation des enfants. Le bassin

Dans leurs réponses, les femmes se montrent nettement plus libérales que les hommes, pour tout ce qui touche à la personne et à l'affaire, à la sexualité, l'éducation des enfants. Elles sont généralement un peu plus sympathiques que les hommes à tout ce qui peut être considéré comme une menace pour les libertés dans les relations personnelles. En revanche, il n'y a pratiquement pas de différence selon le sexe pour ce qui concerne l'organisation de la vie en société et la politique. L'enquête confirme que chez les femmes actives et d'un niveau culturel élevé, les différences les plus inhabituelles s'estiment : les elles sont même parfois jusqu'à inverser.

Cette tendance générale est nettement surprenante si l'on se réfère, par exemple, à l'enquête sur le mariage et la cohabitation menée par le Centre de la politique en général et, d'autre part, un pourcentage plus élevé que parmi les étudiants en faveur de la majorité politique actuelle (71 %). Ce qui est la plus étonnante, c'est que nos enquêtes sur cette tranche d'âge.

Les cinquante-cinq ans sont plus libéraux dans tous les domaines, sont aussi les plus à gauche (extrême gauche, P.S.U., écologistes).

À partir de quarante ans, une rupture s'opère. C'est à partir de cet âge qu'on trouve surtout les sympathisants du centre et de la droite (M.R.G., U.D.F., R.P.R.). Si les réponses des quarante-cinq ans ont occupé la première moitié de la médiane, celles des plus de quarante-cinq ans commencent une brève déviation dans le sens de l'autorité.

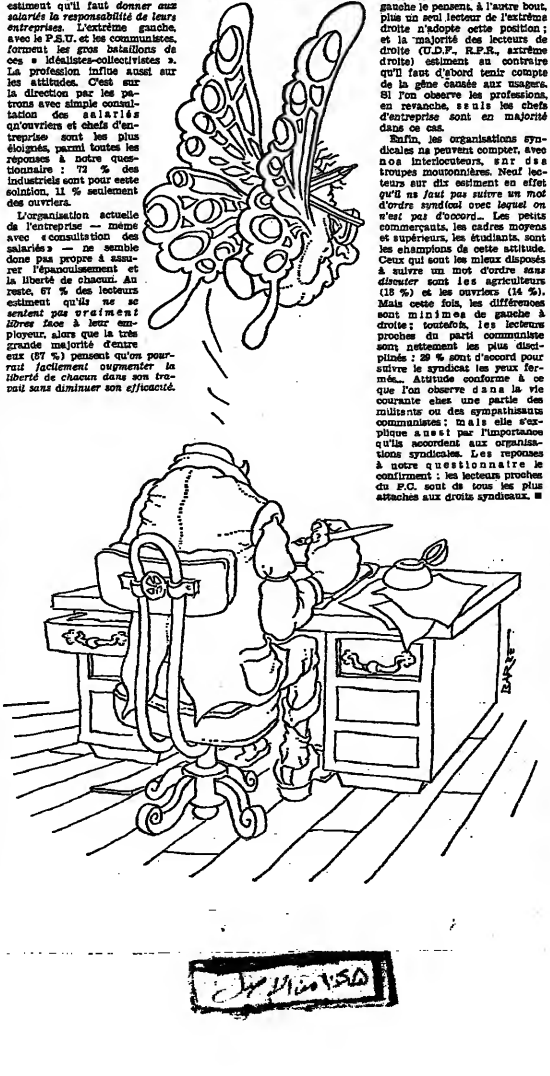
Les cinquante-cinq ans sont plus libéraux dans tous les domaines, sont aussi les plus à gauche (extrême gauche, P.S.U., écologistes).

À partir de quarante ans, une rupture s'opère. C'est à partir de cet âge qu'on trouve surtout les sympathisants du centre et de la droite (M.R.G., U.D.F., R.P.R.). Si les réponses des quarante-cinq ans ont occupé la première moitié de la médiane, celles des plus de quarante-cinq ans commencent une brève déviation dans le sens de l'autorité.

Les cinquante-cinq ans sont plus libéraux dans tous les domaines, sont aussi les plus à gauche (extrême gauche, P.S.U., écologistes).

À partir de quarante ans, une rupture s'opère. C'est à partir de cet âge qu'on trouve surtout les sympathisants du centre et de la droite (M.R.G., U.D.F., R.P.R.). Si les réponses des quarante-cinq ans ont occupé la première moitié de la médiane, celles des plus de quarante-cinq ans commencent une brève déviation dans le sens de l'autorité.

Les cinquante-cinq ans sont plus libéraux dans tous les domaines, sont aussi les plus à gauche (extrême gauche, P.S.U., écologistes).



27/10/1980

Une affaire politique

Que l'opinion que chaque parti avait sur l'Etat, de la justice ou de l'économie soit en rapport avec ses opinions politiques, cela n'a rien *a priori*, de bien surprenant. Mais qu'une relation aussi forte existe entre les choix politiques et la façon de penser la morale, l'éducation des enfants ou la morale sexuelle, voilà qui paraît moins évident. Et pourtant, de toutes les variables que l'on peut mettre en relation avec l'ensemble des questions (le sexe, la famille, l'éducation, la morale ou le lieu de résidence), celle ayant trait à la politique sort à la fois les plus fortes et les plus constantes (1). Car tel est bien l'enseignement principal qui se dégage de cette enquête : la liberté, sous toutes ses formes et dans toutes ses implications, est profondément politique.

[illegible]

Ces diverses familles de pensées qui composent la société française, on les voit se disposer sur l'axe gauche-droite et dans l'éventail de partis politiques où ses lecteurs étaient invités à se situer. Sous l'étiquette de l'extrême gauche (4 %) se réunissent ceux qui en toutes choses font systématiquement preuve du comportement le plus libertaire et le plus anti-autoritaire (sauf

pour leurs adversaires). Le rassemblement extrême gauche et la frange de la gauche est souvent suffisant pour donner à la gauche une majorité dans le groupe parlementaire. Le P.S.U. est franchement et délibérément marginalisé. Les lecteurs proches du P.S.U. (83 %) forment une section importante de la gauche extrême et celles plus éloignées du reste de la gauche.

Le P.C. (4 %) et le P.S. (33 %) ont des phyllosoques assez compliqués. Les phyllosoques qui sont assez particuliers puisqu'ils comptent parmi eux beaucoup de professeurs et peu d'ouvriers — ont des positions assez compliquées. Ils sont à gauche mais ils sont en pointe lorsqu'il s'agit de défendre les syndicats et les partis politiques. Ce sont des phyllosoques qui ont une confiance à la science et au progrès technique pour affirmer les libertés et qui mettent le P.C. en avant sur le problème de l'émancipation.

Centristes

Occupant une position médiane, les lecteurs du P.S., qui sont les plus nombreux dans notre échantillon, se répartissent équitablement entre un versant plutôt de gauche et libéral et un autre, plutôt centriste et modéré. N'occupant jamais de positions extrêmes, ils représentent à la fois la masse et le pivot de l'ensemble.

Peu nombreux mais remarquablement groupés, les lecteurs du M.R.G. sont fidèles dans «tous les domaines à leur vocation centrée». L'ensemble des réponses fait nettement apparaître le contraste entre les deux ganches qui existent en France : l'une plutôt libérale, spontanée, méfiante à l'égard des

institutions d'Etat et de la technocratie et mettant l'accent sur la jouissance et l'épanouissement individuel ; l'autre plus planificatrice, favorable à l'intervention de l'Etat et pour qui l'émancipation personnelle passe par l'organisation sociale. Ces deux tendances ont leur bastion (extrême gauche ou un côté, P.C. de l'autre). Mais elles coexistent aussi de façon graduée en beaucoup d'individus, provoquant des déchirements plus ou moins conscients.

En avançant vers la droite, on trouve les lecteurs de l'U.D.F. (7 %) et du R.P.R. (4 %) généralement dans cet ordre — surtout pour tout ce qui concerne la vie personnelle et affective, pour laquelle les électeurs R.P.R. sont toujours plus rigoureux que leurs partisans de la majorité.

A l'autre extrémité de l'éventail, l'extrême droite (0,6 %) occupe, elle aussi, une position nettement tranchée. Les lecteurs qui s'en réclament ont des réactions beaucoup plus conservatrices que les autres, y compris les problèmes moraux, affectifs et pédagogiques.

Les lecteurs qui, en proportion non négligeable, se disent proches des écologistes (9 %) se situent eux-mêmes en majorité à l'extrême gauche et à gauche. Leurs réactions sont généralement proches de celles du P.S.U., avec une insistance particulière, comme il est normal, sur ce qui touche à l'environnement, et à la pollution, et une méfiance très nette à l'égard du progrès technologique.

Du fait, le nombre important de locuteurs (11 %) ne se disent proches d'aucun parti. Ces « abstentionnistes » (qui se recrutent surtout parmi les moins de 30 ans) ont pour eux, en fait, le deuxième parti de notre population, après le P.S. Beaucoup d'entre eux ont également refusé de se situer sur l'échelle des droites. Ils ont en principe même de cette classification. Certains d'entre eux ont expliqué dans une note leur raisonnement de cette attitude, estimant que la gauche et la droite se trouvaient être primaires et ne correspondaient plus aux clivages socio-politiques réels de notre société. Ceux d'entre eux qui ont répondu à la question « Êtes-vous proche de la gauche ou de la droite se sont répartis sur l'axe de façon sensiblement équilibrée. On ne peut donc pas dire que les valeurs de gauche ou de droite soient de bons de droite qui s'alignent

Ajoutons que la variable la plus proche de l'opinion politique est la religion. Les catholiques pratiquant régulièrement sont les plus nombreux à l'U.D.F. et au R.P.R. et les « sans religion » à gauche et à l'extrême gauche.

(1) Le niveau d'instruction des lecteurs qui ont répondu est très élevé (75 % d'études supérieures) : on trouve ainsi quasiment supprimé un des facteurs de différenciation des opinions les plus fréquents.

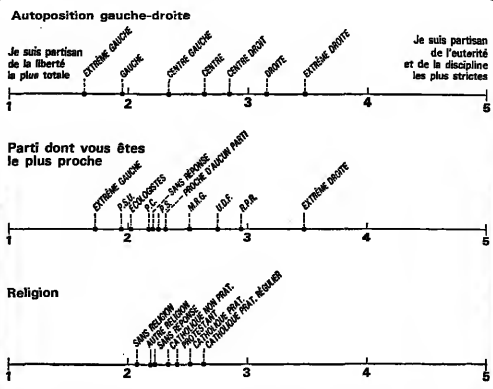
(2) Lire notamment *« Classe, religion et comportement politique »*, Guy Michelat et Michel Simon, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques et Éditions sociales, 1977.

7% d'autoritaires...

Notre lecteurs sont en majorité des partisans de la liberté... Sur l'axe que nous leur proposons — de « je suis partisan de la liberté la plus totale » à « je suis partisan de l'autorité et de la discipline les plus strictes » — le centre de gravité des réponses est nettement déplacé vers la liberté : 59 % se situent de son côté, 30 % au centre, 7 % seulement vers l'autorité et

la discipline (nuls 4 %). Mais les discriminations existent selon les groupes de lecteurs. Et extrêmement comme on s'y attend ! Politiques : de l'extrême gauche (liberté) à l'extrême droite (autorité-discipline), avec 62 points d'écart ; selon la religion : des « sans religion » eux « catholiques pratiquants réguliers » : les revenus : de ceux qui ga-

gnent moins de 4 000 francs par mois à ceux qui gagnent plus de 10 000 francs ; les professions ; des ouvriers et chaudrons, aux industriels et cadres supérieurs ; selon l'âge ; on est d'autant plus partisan de l'autorité qu'on est plus vieux (mais les partisans les plus chauds de la liberté ont de vingt-cinq à vingt-neuf ans). Il n'y a qu'entre hommes et femmes qu'il n'y a pas de différence.



Le lecteur devrait se situer dans une échelle en cinq degrés, allant de : « Je suis partisan de la liberté la plus totale » (1), à : « Je suis partisan de l'autorité et de la discipline la plus stricte » (5). Les résultats montrent bien que plus on se situe vers la droite (et plus on est religieux), plus on est partisan de l'autorité.

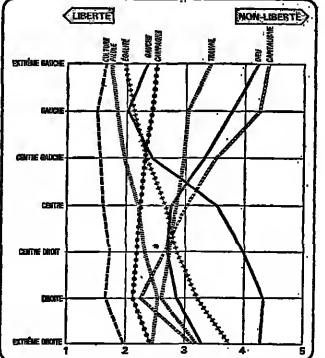
La tête et le sexe

Les deux premières questions proposées aux lecteurs consistaient à situer le mot « liberté » par rapport à une série de mots, ou à l'intérieur de couples d'adjectifs. Cet exercice permettait de dresser le paysage affectif et intellectuel formant l'environnement de la notion de liberté. Les adjectifs auxquels cette notion fait le plus écho parmi les lecteurs sont : « savent » (opposé à « ignorent »), « fort » (faible), « acquies » (donné), « individuel » (col-

« liberté », donne une cohérence laïque à ces réponses : l'école républicaine n'est-elle pas le germen d'une certaine idée de la liberté, celle justement qui est indissociable de l'égalité par la culture...

Ces représentations symboliques sont couplées aux options idéologiques : les mots choisis comme évoquant la liberté ne sont pas les mêmes pour la gauche et la droite. Si le mot

« plula » vient en deuxième position de l'extrême gauche jusqu'au centre, il est remplacé par le mot « campagne » du centre droit à l'extrême droite (le thème de la « liberté naturelle » reste une idée de droite...). A l'opposé, le mot « capitalisme » associé à l'absence de liberté de l'extrême gauche au centre gauche, est remplacé par... « gauche » du centre droit jusqu'à l'extrême droite.



Les lecteurs devaient situer un certain nombre de mots qui leur étaient proposés, sur une échelle en cinq degrés allant de la liberté (1) à la non-liberté (5). On voit dans ce tableau dans quelle mesure l'association entre les thèmes et l'idée de liberté dépend de l'opinion politique.

Le sel de la vie

(Suite de la première page.)

Oui, si l'on en croit un instituteur en retraite (soixante et onze ans), communiste, qui voit dans la liberté « la possibilité de vie qui serait offerte par une société où les humains seraient égaux ».

● **RESPECT DES AUTRES.** — La liberté se vit dans la tolérance, le respect d'autrui, elle est équilibre entre l'autonomie de chacun et ses relations dans la société. Respect de la différence, du non-conformisme, de la marginalité même. L'idée générale que la liberté est un compromis équilibré (« Je respecte les plates-bandes des autres. Personne dans les miennes »), ou, au-delà, l'accord profond, le secret avec le monde. La sérénité et l'acceptation des étres et des choses. « La liberté, c'est l'équilibre. Il implique une morale, une maîtrise de soi... et le respect des autres. »

● **UTOPIE.** — Certains lecteurs finissent par penser que la liberté n'est pas de ce monde. Pour les plus optimistes, c'est un combat, une recherche permanente, un but à atteindre... Mais la plupart jugent ce but « inaccessible ». C'est un « mythe », un « leurre », une « utopie », un « idéal ». Comme pour la vérité, on ne peut que tendre à la liberté. Qu'est-ce qui menace le plus nos libertés ? A coup sûr, la crise

économique, largement citée — et celles que sont les convictions idéologiques — devant toutes les menaces politiques, d'origine interne (maintien de la majorité au pouvoir ou au contraire arrivée de la gauche) ou extérieure (multiplication des régimes autoritaires, déséquilibre entre les blocs, terrorisme international, pression politique du tiers-monde).

Malgré ces menaces, une partie importante de nos lecteurs — un sur cinq environ — ne voient aucune raison valable « pour laquelle ils seraient prêts à abandonner une partie de leur liberté ». Non merci, écrit un lecteur amer, on a déjà donné... Les autres accepteraient de rogner cette liberté en faveur de plusieurs causes.

Il y a ceux qui sont prêts à se dévouer pour la collectivité : la humanité, les inégalités, les injustices, pour l'accès à la culture, le bien commun, pour élever des vies humaines », a combattu la crise économique ». Nombreux sont ceux qui estiment que seule la liberté elle-même justifie ce sacrifice : pour l défendre si on l'attaque ou la restreint, pour en conquérir davantage, pour en défendre la liberté de leur ego-centrisme pour son bonheur, son confort matériel, pour sa famille, pour ses proches, a ceux qu'on aime ; par amour aussi.

comme cet étudiant parisien :
« L'amour est la seule perte de
liberté que nous libère ».

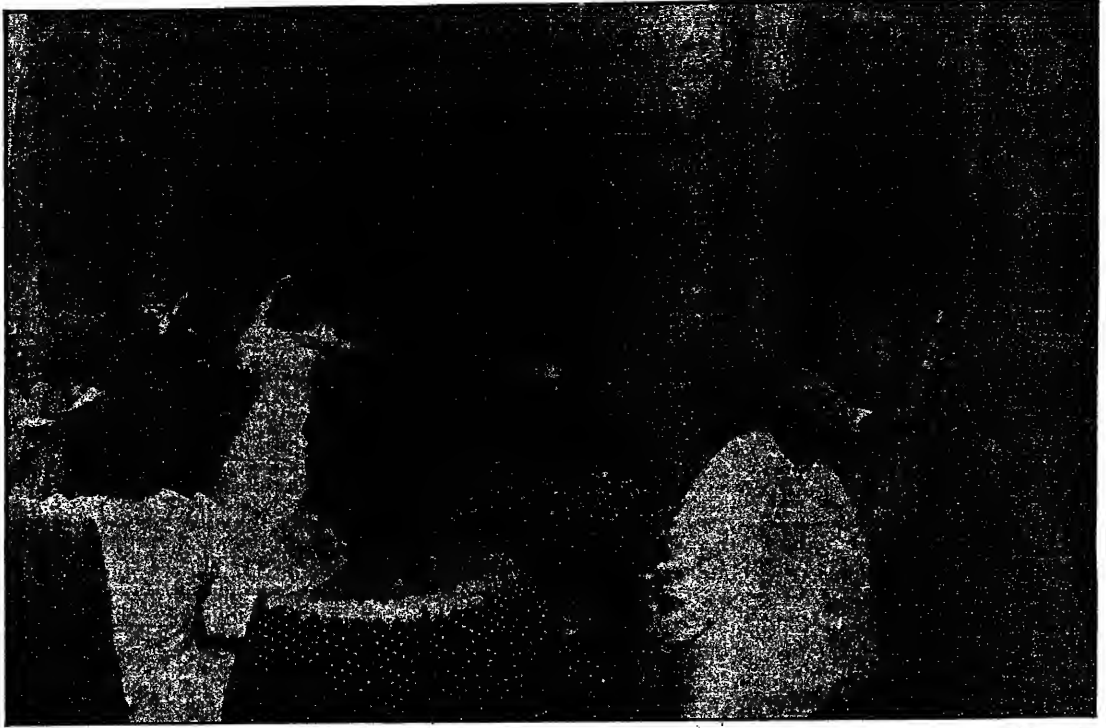
Il y a ceux, aussi, qui n'accepteraient de renoncer à une partie de leur liberté que « pour la France » : pour défendre son pays, « la patrie en danger ».

... comme en 1914 », ... comme en 63 dans la Résistance », pour défendre « l'indépendance nationale ». Certains seraient pour des raisons politiques, et principalement pour lutter contre le fascisme, le totalitarisme, le terrorisme ; mais aussi pour le maintien de l'ordre, pour préserver la paix ; ou encore pour une lutte révolutionnaire. Enfin des lecteurs l'accepteraient pour des raisons écologiques : pour « sauver l'espèce », pour la « survie de l'humanité », en cas de catastrophes naturelles, pour la défense de l'environnement, par solidarité avec le tiers-monde.

Encore faut-il rassurer certains écrivains aigris. Beaucoup de lecteurs, en effet, assortissent la réponse de réserves : « Pour le temps limité », « temporairement », ou encore « avec des garanties ». On ne fait pas tout de suite confiance à la société pour instituer une liberté qu'on lui a dérobée. Surtout avec le régime actuel qui n'est pas perçu comme le plus chaud défenseur des libertés.



S.T. Dupont
Boutique 84 Faubourg Saint-Honoré Paris 8^e
BRIQUETS, STYLOS, MAROQUINERIE.



DESPATIN-GOERL

VIES La « rapportée »

Christine, guide touristique, a épousé un agriculteur. Elle travaille de son mieux, mais elle demeure une « pièce rapportée ». Elle le constate sans rancœur.

ANNE GALLOIS

ENGONCHER dans un gros pull mais par-dessus une blouse à fleurs qui recouvre l'ancien chemise d'un pantalon de linage délavé, pas maquillée ni vraiment coiffée, Christine a l'air d'une vraie terrassière, celle qui vit à la campagne mais y travaille aussi. Or, à l'entendre, cette fille de vingt-cinq ans, mariée depuis quatre ans à un agriculteur, ne fera jamais partie du monde paysan : « Jamais de ne m'occuperais, dit-elle, je me sens rejetée, exclue, je suis trop différente... »

C'est pourtant une fille qui rassemble, Christine Travallière active, volontaire, classique dans son physique comme dans ses goûts : la belle-fille rêvée si elle travaillait, contre elle, deux défauts handicapés : d'abord c'est une citadine, donc a priori une pauvre à grand-chose ; ensuite, et surtout, elle a débarras dans sa nouvelle famille les mains nues, sans dot... rien que sa bonne volonté et ce qui passe pas l'air.

Cette Avignonnaise était guide touristique lorsqu'elle a rencontré Jean-Marie, qui travaillait près d'Orange, avec son frère célibataire et ses parents. « J'ai qu'un n'importe quel mariage, qu'il m'emmenait comme ça chez lui, ça a été le rêve. Après, ça a changé... »

Bon à rien

La campagne, elle ne s'y voyait pas en fermière puicqu'elle ; ça ne l'aurait même pas à cause du travail et de la mentalité. Je sais que c'était un monde très fermé. Et puis... on s'habitue à tout.

« Pour eux, affirme-t-elle, les gens des villes ne savent rien faire. Et si on ne s'agit pas d'argent, c'est qu'on est bon à rien. » Peu à peu, on lui a confié du travail. « Je ne pouvais pas y arriver parce que c'est très pénible, mais heureusement je m'adapte facilement... J'ai de la volonté et physiquement je suis

danser solide. Maintenant, j'ai un rendement supérieur à celui de bien des paysannes... »

L'exploitation de 25 hectares, une bonne taille pour la région, est largement rentable : vignes, arbres fruitiers, maraîchage, horticulture... du travail toute l'année. « Beaucoup d'argent qui rentre », selon Christine, mais beaucoup qui sort et pas qui reste. « Pour la première fois, on a embauché un ouvrier agricole, m'a-t-elle jusqu'à présent on ne prenait que des saisonniers ; les travaux se font en famille ; on ne fait aider, à charge de rendre la parité, par les frères, beaux-frères, etc. »

« Chicoter »

Une partie de l'hiver, c'est la période la plus pénible, car pour nous l'hiver est plus relaxe. Christine passe quatre heures le matin, cinq l'après-midi à « chicoter », c'est-à-dire qu'avec les serments de vigne, elle fait des boutures qui seront utilisées comme plants ; ceux-ci sont expédiés dans le monde entier depuis Carpentras où il faut les porter chaque semaine. Ce travail, payé à la tâche, lui rapporte environ 100 francs par jour : « Si on vit, pour le même nombre d'heures, je gagnerais le double. »

Six jours sur sept, elle « chicote » donc ; le dimanche, elle le consacre à sa maison, le soir elle trouve encore le temps de faire ce qu'elle aime : de la dentelle, du macramé, de la couture... elle projette même d'exposer ses travaux l'été prochain, cela lui permettrait de lui montrer et ça fera un petit complément.

Elle pense que c'est cela qu'on lui reproche : avoir fait trop de choses, mieux qu'eux : « Si s'en sont pas fiers mais n'ont rien. » Christine est étonnée parce qu'elle est ce qu'elle pense, sans décevoir, sans peur, réactions, du qu'en-dira-t-on : « J'en ai tellement entendu et subi que je m'en fâche. » Et elle ne pense

pas être une exception ; pour elle, le monde rural, d'un bloc, est comme cela : on n'accepte pas les déracinés comme elle, même s'ils font leurs preuves.

Il faut dire que sa position est délicate puisque, dans cette famille qui compte plus de cent membres répartis dans la région, elle est la seule « étrangère » née à la ville. À 20 kilomètres de là, une « rapportée » pas comme les autres. Alors ses belles-sœurs la regardent de haut, sa belle-mère lui reproche de faire des manières : « Je ne vis pas comme eux. Pour moi, par exemple, la maison c'est très importante ; j'aime arranger mon intérieur, mettre des bibelots, fabriquer des choses ; on me dit que c'est trop beau pour un paysan, c'est de la superfluité. J'aime m'habiller, me coiffer, me parfumer, même pour aller faire

mes courses : ça, de ne le comprennent pas. » On ne dit : « Pourquoi tu fais tout d'un coup ? » « Ils trouvent que je dépense trop d'argent pour mon extérieur, mes habits. On peut s'habiller mais le dimanche, pour aller à la messe. »

De ce côté-là, ça ne colle pas non plus. Christine ne pourrait pas supporter une certaine hypocrisie : qu'on lui dise bonjour à la sortie de la messe et puis qu'après on ne la regarde plus. Alors elle a cessé d'y aller. Et son mari l'a suivie, là comme en d'autres choses. Pour elle, être catholique, c'est s'engager ; au moins, être en accord avec ce que l'on professe.

« J'ai aimé la révolution », répète-t-elle. D'abord, elle s'est battée pour que le travail soit mieux organisé ; des détails, mais qui ont de l'importance :

« Par exemple, on commençait à ramasser les braguons, les gens arrivaient pour les épouiser et on s'apercevait que les autres n'étaient pas là. Maintenant, on va les chercher le matin ; alors, c'est une perte de temps et d'argent. »

Révolutionnaire

Autre bouleversement : chaque année, fin août, elle et son mari prennent huit jours de vacances. Elle est aussi l'une des animatrices de journées organisées par un groupe d'agriculteurs du département, et qui ont pour but de faire connaître leurs terres et leurs produits aux touristes. Ceux-ci visitent les propriétés et, le soir, un repas préparé par les femmes des agriculteurs réunit tout le monde. « Au début, on l'a très mal pris, c'était une perte de temps. Maintenant que cela devient populaire, cela ne peut-elle changer ? »

Jean-Marie, très réticent au départ, participe aujourd'hui activement. Il faut dire que sa position de tampon entre sa femme et sa famille, si elle est classique, n'est pas facile.

Isolée dans un monde qui n'est pas le sien, Christine voit peu de femmes d'agriculteurs, même si elle reconnaît que certaines essaient de changer quelque chose ; les contacts, elle les a surtout avec l'extérieur : ses amies, sa mère, sa ville... L'été, on sort, avec son mari, les sorties en compagnie des touristes connus au cours des « journées », les spectacles à Avignon... Certains après-midi, elle va en ville. « Mon mari n'y voit pas d'inconvénient du moment que je ne suis pas pour rien, que je n'y vais pas pour me promener, alors que je devrais travailler... Du moment que vous êtes raisonnable, vous savez... »

Et là, c'est l'autre Christine qui apparaît : ce n'est plus la « révolutionnaire » agitée par son sentiment d'être à part, mais la femme raisonnable, qui a la tête sur les épaules, respectueuse des traditions ; sa « révolution »

à des limites très précises : « Je ne demande pas l'égalité. Je suis très bien comme ça ; je ne me sens pas féministe. »

Ici, à la campagne, ce sont les femmes qui commandent souvent, qui commandent oui, mais... « par en dessous, en agissant sur les maris » ; ce sont elles qui ont l'argent qui sont les maîtresses, — maîtresses oui, mais... « dans leur domaine, le domaine domestique, certainement ». En gros, c'est l'homme qui dirige.

Alors, Christine refuse-t-elle catégoriquement que son mari participe aux travaux ménagers : « J'ai mon petit domaine, je préfère faire les choses moi-même. » Mais son mari lui a décidé que leur fils trait à l'école libre, la commune, pour eux, c'est trop... populaire ; moi, je l'aurais préféré, mais si on ne fait plus... »

« Plus libre »

Christine pense que les mouvements féministes n'ont pas gagné la campagne. Et que, finalement, les femmes, même les jeunes, suivent les traces de leurs mères, leurs grand-mères. Oui, bien sûr, elle le déplore dans un sens, mais : « Vous savez, il n'y a pas plus de photographes qu'en ville. Au contraire, tel, la femme a plus de responsabilité du fait de sa participation au travail. Moi, en tout cas, je me sens plus libre que beaucoup de mes amies qui restent chez elles après le travail, et c'est fini. Elles sont coincées. Nous ici, on n'a pas d'horaires, on a plus de contacts. »

Non, affirme-t-elle sans hésitation, je ne voudrais pas retourner en ville. D'abord parce qu'on y a trop de besoins : « On, on n'a pas le chauffage central, on n'a pas la machine à laver la lessive, on a une voiture pour deux... » Et puis, répète-t-elle, elle se sent plus libre, même si on la pose chez, notre liberté. Ce qui est sûr, c'est que, malgré tous les problèmes que j'ai, je ne regrette pas ça.

MA PROMESSE.
**RASÉ DE PRÈS
OU REMBOURSE**

Remington Micro SCREEN

En vente à : **ETS DIDIER NEVEUR** 35, rue Marbeuf, 75008 PARIS

27 12 1980

RECONVERSION

De soudure en clavier

Chantal, Josiane, Claudine et Félicia : quatre anciennes « soudeuses » reconverties au travail administratif et à l'informatique. Leur moral est en dents de scie.

MARIE-CLAUDE BETREDER[illegible]

se noyant dans l'eau du barrage... Je ne veux pas avoir l'air de dire après coup que c'était merveilleux, explique Josiane, parce que ça ne l'était pas. Même entre ouvrières, on avait des problèmes; mais il y avait une ambiance; quand une fille n'arrivait pas à faire son bûch, on lui passait des bons, que ce soit ou non une copine; et on n'avait pas peur de débayer pour soutenir celles qui avaient des difficultés. »

Sympathie

Elles n'ont donc pas seulement changé de travail, mais aussi d'univers social. Au début, dans le service qui a accueilli Justine, Chantal et Claudine, il n'y avait que des ingénieurs. « On n'a pas le même culture qu'eux, mais les mêmes centres d'intérêt », on n'arrivait pas à avoir des contacts, c'était un peu démoralisant. « Les questions qu'elles posaient si facilement à une personne, nous ne pouvions pas les adresser à un ingénieur ». On avait peur de paraître idiotes... Pourtant, même si tel ou tel a pu leur sembler parfois « un peu imbécile en sa personne », elles leur reconnaissent globalement une certaine gentillesse, en fin de compte, la sympathie a germé.

Mais si bons que soient devenus les rapports personnels, les exigences de l'atelier de soudure

partenir à une autre culture : la nôtre. Ils aiment ce qu'ils font. Trait mieux pour eux ! On ne le leur reproche pas. Mais nous, on n'a pas la même mentalité. On ne leur reproche pas un point c'est tout. A notre niveau, le travail n'est pas assez passionnant pour que nous y pensions tout le temps comme eux.

Mr Josiane ajoute : « Ils devraient comprendre, eux qui ont un travail intéressant, qu'en acceptant de faire beaucoup d'heures, ils portent tort à ceux qui ne peuvent pas travailler autant. Ils méritent leur bonloil à eux est sans mérité. » Plus globalement, elles regrettent à prendre à cœur, comme si c'était une véritable œuvre humaine, une tâche qui n'est pas leur affaire, mais celle des patrons de l'entreprise.

Voilà en un an les ingénieurs ont été en conflit avec la direction à propos d'un problème de salaires. Événement rare, ils ont débrayé une heure. *« Nous, avec nos idées de solidarité, nous sommes sorties avec eux. Mais, quand cela a été notre tour d'être en difficulté, qui est sorti avec nous, dans le service ? Deux ingénieurs sur cinquante ! »* Les autres ont eu vent de la défection et elles ont défilé. *« Si tu transis, je suis sûre que pas mal viendraient, mais, d'eux-mêmes, ils n'y pensent pas. »* C'est cela qui me fait regretter l'atelier. »

Les femmes qui ont fait un stage administratif, comme l'initiale se complètent par le travail pratique quotidienne, et ont le sentiment de maîtriser progressivement leur nouveau travail. Celles qui ont plus de problèmes, comme celles des hauts et des bas dans le moral : « Les hauts : c'est 80 % au moins pendant la semaine ; les bas : ça va mal, ça ne va pas bien, ça n'a rien de sérieux, dit Chantal, nous serons toutes tentées à faire de la soudure jusqu'à la retraite. Le gros problème est que je ne maintiens l'intérêt bien ce que je fais. Pour moi, c'est une chance ». Mais aussi des bas : « On veut pas prendre, si tu penses à un plaisir à prendre, à eux puis ». On veut pas s'affaisser complètement ; on manque de sous-programmes, il faut utiliser des formules mathématiques. Moi, chaque fois, je butte

Elles se plaignent de devoir sans cesse demander des explications sans jamais pouvoir comprendre les réponses en profondeur. « Quand le système sur lequel nous travaillons sera terminé, il faudra se mettre à un autre, et pour nous, ce sera presque reparti à zéro. » Elles ont demandé des cours complémentaires, plus généraux, elles réclament que quelqu'un les « suive » ; mais elles ne sont que six parmi les quelque deux mille salariées du siège. Une goutte d'eau. Leurs appels se perdent dans les vastes couloirs à moquette, contre les murs de brique nue.

« Ce sera dur »

Le malaise le plus net est dû
côté de celles qui ont dû accepter
une orientation qui ne leur
convenait pas vraiment. Celle-ci,
en effet, a été assujettie aux
postes à pourvoir, et chacune a
 dû se glisser tant bien que mal
 dans les cases disponibles. PÉ-
LÉRIEUX, par exemple, qui était la plus
 jeune des informaticiennes, a
 déclaré que dit le papier, « les
 « démocrates », a été expédiée dans
 le secteur administratif sans
 reconversion ne s'étant pas faite
 dans bon moment. Et si Josiane a
 demandé l'informaticienne malgré
 des tests assez peu concluants
 (« Vous y arriveriez, mais ce sera
 dur », ce n'est pas par goût pro-
 fessionnel mais par souci des débou-
 chés et l'autre poste dans le
 secteur qui l'intéressait le plus
 des deux. D'où tension nerveuse et
 sentiment d'échec.

Il reste que s'est ouverte pour elles, à travers cette aventure, une route nouvelle. A d'août 1918, obligées d'apprendre, on s'est découvertes capables de le faire. A l'efféité, d'origine espagnole, et qui tourmentait ses lueunes en attendant d'être lue, elle a suivi des cours à l'Alliance française, et, aux dernières nouvelles, Joséphine vient d'arracher le stage d'anglais dont elle rêvait. En quelques jours, dit Chantal, elle a changé physiquement : elle s'est dépanouie. Il paraît que c'était la même chose pour moi quand j'ai commencé l'informatique. »

Et tout de même, ajoute Chantal, j'ai eu l'impression d'être un peu oubliée. Les deux cents filles de l'atelier mises à la porte. Pour elles, ça n'a été ni stage, ni chômage. »

(1) Travail rétribué par un fixe peu élevé et un supplément, ou bonification, qui est fonction

CROQUIS

La demande en mariage

« Nous nous sommes connus
au pied des lils à rhénal
où on chantait Héliens, avec sa
mandoline, moi, avec mon vio-
lon, nous allions d'un melode
à l'autre. Un jour, on s'est tou-
vés, à l'heure du dîner, à l'insti-
tut, vers cinquante-six ans, Héliens, cinquante-
trois. Après, on ne s'est plus
quittés. »

Héliens s'est assis sur un
puet, au coin de la rue de
Buen, ils s'accorde sa man-
doline, Héliens, debout derrière
elle, joue du melode. Les
gens commencent à se grou-
per, les pièces tombent au
pied de Mlle Héliens.

« Je voudrais Nuits de Chine,
dit quelqu'un derrière moi, les
chansons de cette époque, je
ne m'en lasse pas. C'était quel-

— Et le Temps des cerises, vous pouvez ?

— Evidemment, répond Mme Héloïse. Elle se redressa de toute sa taille.

« Soixante-dix-neuf ans, me dit tout bas M. Jean, après le dernier relâche de sa chanson, mais si vous la voyiez sur scène, habillée comme il faut pour la spectacle, vous lui en donneriez vingt de moins... La semaine prochaine, nous allons jouer dans un club du troisième âge, et vous voyez comme elle se démine ! Venez chez nous, on

Chez eux, c'est du côté du métro Volontaires, deux places où s'installent les souvenires, les photos de gaie, les albums pleins de signatures. Près de vingt-cinq ans de vie commune.

« Faut pas croire, dit Mme Hélène, que notre mariage s'est fait comme ça. Pensiez, j'étais une dure à cuire, à cinquante-trois ans on se croit seule pour la vie. Mais il faut dire que Jean a su la patience... »

Il lui siffle la bras du revers

« J'ai d'abord commencé par porter ses paquets à la sorie des répitillons de notre groupe de musique et puis je suis monté chez elle pour demander des

nouvel de sa mère malade.
Je rasais. Elle ne m'a diast
pas de m'en aller. Mes cousine,
qui s'y connaissait dans les cho-
ses de ménage, m'a dit de ne
rien signer. Un jour, Hélène m'a
offert un café, alors je suis
revenu plus soulevé. Après
cette nuit, elle est retournée
dans la place. Je suis allé au
vaillier, alors j'ai commencé à
chanter à mi-voix : « Tu ne
peux pas la quitter comme je
peux pas la changer ça à cha-
que fois.

— Et moi, dit *Mme Hélène*,
en serrant sur ses genoux les
pils de sa robe rouge, le ma-
tin, j'ai dit à Hélène : « Tu
n'eval que cette chanson-là à
chanter... Enfin, un jour, donc
le métro, j'ai été forcé de
comprendre : il s'est fait de
l'argent, mais elle ne m'a pas
voulu ne vouloir vous mari-
er avec personne, madama Hélène,
mais avec moi ? Je sais que
j'ai beaucoup dit à qu'on s'en-
gagerait, mais retourné à son
singe avec plein de fleurs.

— Elle m'a dit, tout bas, que
non coum eilait ecclatir,.
Mama Hélienne toursis in iera,
qu'on l'ait eilait ecclatir,.
merci de nouveau, elle s'égare
dort! dit pariei, quand alta esteit
sous les Amériques, au spectacle.
— Je vois, je vois, qu'on
le voit eilait au répertoire,
chansone et non akechesse nous
fuit toujours rir. Avant le rai-
treit, l'école qu'oncaillait. Hélinne
me dit, qu'on l'ait eilait ecclatir,
mets ça qu'on nous l'ait eilait
le vie d'artiste! C'mal collé-
qu'on mène à notre aise, pas-
se le temps de se sentir vieux.
— Mais qu'on se retire moins
ou, retourner
non manque vuos savez, c'est
le qu'on croise tous sorts de
gana intéressants et qu'on trouve
qu'on se retire moins
dole on a été bruta
chantant
dans une fête, des gana qu'on
se valent de beaux moyens, et
bien nous avons gagné une jolie

GUYETTE LYR

Le bureau à dix francs

[illegible]

l'histoire qu'il m'a racontée, tout
serait plus facile, plus représentatif
de la vie, plus sûr, plus sûr
sur la table, là, la gîte dans
le pocho de la veste, pouce
dans la poche, la main dans
un boug pas. Le photographe
regarde, sourdement, la vie
la vie, la vie, la vie, la vie, la
la vie, la vie, la vie, la vie, la
Il va fourrer dans un carton
le pocho, la veste, la main
fond de la poche et en revient
avec une paire de lunettes et
un petit sac, un petit sac, un
pose sur le nez du Sait // //
le faut, c'est pas cher, c'est
pas cher, c'est pas cher, c'est
regarde dans le miroir de
l'écritoire au mur du Sait
mieux comme ça. Il reprend la
pose, prêt par le photographe,
bonne partie du visage, lèvres
légèrement arides, buste et
bras nus, la main dans la poche
teba en évidence. Quand le
photographe, qui a le geste lent
et sûr, se penche, le Sait se
bouter, il est immobile depuis
une grande minute déjà. La
main dans la poche, la main
la chercher dans une semaine.
Sait n'est plus que la gîte
dans la poche, la main dans
pour eux dans le village, son
pas se met, pas se met, pas
le regard, le regard, le regard
si et dit : « Notre loi, c'est
est d'être dans la poche, c'est
le Sait. Sait veut de quitter
avec nostalgie mais adouciment
la vie, la vie, la vie, la vie, la
et de fruits du marché. Il repart
et son travail est bon ou

FRANÇOISE LIEUTIER.

CONTE FROID

La fin

Comme il passait devant
sion sanguine, et qu'il en
fit un plaisir de donner t

nt un camion ds transfu-
avait marre de tout, il se
out son sang.

JACQUES STERNBERG.

Neuf mois

[illegible]

Elles ont obtenu des horaires plus légers, des cours entrecochés de travaux pratiques. « On nous appelait les rideuses. En général, nous les stages de formation, personnel n'ouvre la bouche pour critiquer ou demander des délaitements. Mais nous, avec notre mentalité d'alcitrin, nous n'avions peur de rouspéter. » Quand elles ne comprenaient pas une explication, il fallait que le professeur s'arrête et fasse le point avec elles jusqu'à ce que toutes soient comprises. Il n'y avait aucun remue-ménage pas de délat pour venir à bout du programme.

Deux ans plus tard, le bilan n'est pourtant pas sans ombres. Certes, aucune ne regrette la saleté des stellers et les contraintes du travail « au boni » (1). Mais c'est un véritable milieu de vie qui a disparu quand le personnel a été dispersé. Quelques-uns comme le village de Tignes

Edité par la S.A.R.L. le Monde.
 Gérants :
 Jacques Favret, directeur de la publication.
 Jacques Favret

Imprimerie
du « Monde »
5, r. des Italiens
PARIS-IX

Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.

Commission paritaire n° 57437.

Ça bouge, mais où?
Et moi, qu'est ce que
je peux faire?

**Les
révolutions
minuscules**

Actions et causes en miettes.
Qui "s'engage" aujourd'hui
et pour quoi faire?

**Une enquête
sur les nouveaux
engagements,
les nouvelles causes.
A lire d'urgence.
Pour respirer !**

N° 29/Fév. 81/280 pages/42 F

En vente en librairie ou par abonnement (195 F/6 n^{es} par an).
Catalogue gratuit des publications Autrement sur demande à :
Autrement, 73, rue de Turbigo - 75003 Paris.

(Suite de la page VIII.)

Le bon sens ? Il suffit de considérer la multiplication des codes : civil, de procédure civile, des loyers, du travail, etc. pour voir que la conciliation exige des gens rompus à leur maniement. Très peu d'affaires ne nécessitent aucune connaissance spéciale du droit : environ 2 % d'après l'expérience du président Latil.

N'oublions pas que la conciliation ne vise nullement à supplanter la justice, mais à la planter la justice, mais à la désenfermer. Pour cela, le président Latil estime que « les conciliateurs devraient avoir le droit de regard sur les bureaux d'aide judiciaire pour empêcher la naissance de procès inutiles. Une brave dame avait demandé à un réparateur de sê de bien vouloir lui réparer son... sêge mécanique. Rêche poli. Elle l'avait poursuivi de ses assidues prières. Devant l'entêtement de l'électricien, elle lui avait intenté un procès en l'accusant d'avoir dérobé son jouet. Pour ce faire, elle bénéficiait de l'aide judi-

Maïs laissons la place aux clients. Se présente d'abord une étudiante en lettres. Elle a loué une chambre pendant deux ans, pour un prix qu'elle trouve abusif. Puis elle en est partie. La propriétaire lui a réclamé par la suite une certaine somme, pour les charges. Devant le retard de son ancienne locataire à payer, elle l'accuse de fraude. Voilà !. Notre étudiante, furieuse, contre-attaque et demande que la somme soit versée à son ancien loyer, avec effet rétroactif. Bien sûr, les frais d'expert lui coûtent plus cher que les charges réclamées, mais la maison l'emporte.

Le président Latil calme d'abord l'irritation de l'ancienne locataire. Il lui promet d'agir sur la propriétaire pour qu'elle retire sa plainte. Dans ces conditions, l'étudiante entérine la loi de 48 et la hausse de guerre. Ici, donc, un procès stupide paraît devoir être évité.

Ignorance

Autre cas : une affaire de pipes. Alléché par une publicité, un fumeur commande deux pipes par correspondance, et en reçoit une. Bien sûr, il réclame. Le marchand se garde de piper mot. Le président va essayer de clarifier le tirage.

Arrive un jeune homme frêle, calme, à l'air gentil et à la moustache musclée. Son patron veut le renvoyer. Le jeune homme cadre dans une grande surface, aurait un beau jour tout cassé sous l'impulsion d'une dépression. Faute lourde, d'après le patron. Mais pas d'après le droit du travail, qui reconnaît celui à la maladie. Le président explique au doux moustachu ce qu'il peut attendre, et même envisager.

Suit une sombre affaire d'abus de confiance. La justice est saisie, et se hâte avec une redoutable lenteur. Le président va l'activer.

Survient enfin une grande affaire. Après une vie de sacrifices et de tribulations, dont elle nous fait un récit détaillé, elle en vient au fait. Son fils, sous l'influence de sa bru, refuse de lui laisser son petit-fils. Là, le code est formel. Cette dame peut exiger le droit de visite. Le président va tâcher d'amener à composition la bru récalcitrante.

Et comment se porte la conciliation à Aix ? Fort bien. Les clients affluent. Il sont tout surpris de n'avoir rien à débattre. D'autre part, le président, connaissant parfaitement le monde judiciaire aixois, peut les aiguiller de façon efficace. Cela se sait vite. La conciliation va donc prendre une place de plus en plus importante, et c'est une bonne chose. Sans devoir un self-service, la justice va tout de même se rapprocher du client.

Le président regrette que l'on n'apprenne pas de droit au grec. Les gens se trouvent totalement démunis. Par ignorance, ils se jettent tête baissée dans des conflits souvent évitables. Ils sont hors d'état de lire ce serait-ce qu'un règlement de copropriété, ou les clauses d'un contrat de vente. Ils signent donc des documents qui pour eux ont la saveur éternelle du plomb.

En attendant que l'éducation penche son front pensif sur ce problème, le conciliateur s'efforce de rendre plus humain le système judiciaire actuel. Pourquoi donc ? Pour la gloire ? Pour passer le temps ?

Comme le remarque avec le sourire le président Latil, le conciliateur trouve sa récompense dans l'exercice de la conciliation.



MARCO KAPPO

CALIFORNIE

Boîtes à flotter

Sylvie Crossmann s'est laissée enfermer, elle et son « moi profond », dans un « caisson à flottaison » qui ramène la paix dans les cœurs californiens.

SYLVIE CROSSMAN



AVEZ-VOUS bien flotté ? La voix est douce, douce comme le sel fin qui ne pique pas encore la peau, comme le savon couler d'armande qui m'a lavé le corps, comme le Cnoro pour cordes de Pachelbel qui m'a rendue sans violence aux ruines ensablées de cette fin d'après-midi à Los Angeles.

« Prenez une infusion d'herbes », a ajouté la voix. Sur le divan aux tentes d'aquarium, j'ai vu le bristard qui effleurait le livre Deep Self (le Moi profond) de John Lilly. En 1964, ce médecin, spécialiste de psychologie et connu surtout pour ses travaux sur les dauphins, inventa le

Samadhi Tank dans lequel je viens de m'installer à l'Institut national de la santé mentale. Il nulle comme méthode thérapeutique pour ses patients et saison de plastique grand comme un lit à deux places. Dans l'obscurité totale, progressivement dérivé de toute intrusion sensorielle de l'extérieur, le patient flotte comme un bouchon sur 25 centimètres d'eau chauffée à 34 degrés, dans laquelle on a dissous 300 kilos de sels d'épsom.

En sensibilité, le mot « samadhi » dépeint un moment de profonde contemplation. En 1972, avec l'aide de John Lilly, Glenn et Lee Percy, anciens éducateurs, j'ai plongé le caisson sur le marché californien. Anbe de la décembre 70, déjà le moi perçait sous l'airisme de la génération

en fleur. Ils fondèrent la Samadhi Tank Company. Pour 250 dollars, les cœurs pêcheurs d'inspiration purifient d'effort à volonté et à domicile de vides flottatoires. Une petite fleur. Dans le allage du corps flottant, bouillissent les chaînes de l'heure : relaxation totale, créativité, découverte du soi, forme physique. Aujourd'hui on flotte de par le monde privilégié dans les salons salons de quatre cents Samadhi Tanks.

Malgré les doutes du directeur de marketing d'une autre compagnie de caissons installés à Denver, dans l'Etat du Colorado, Peter et Selma Samadhi Tank n'est pas encore le Hamburger des McDonald de la relaxation à Los Angeles. Il n'y a encore qu'un club samadhi. Depuis juin 1978, Glenn et Lee Percy offrent en effet aux moins fortunés l'usage de cinq caissons publics à l'heure au mois ou à l'année, du lundi au vendredi, de 7 heures du matin à 7 heures du soir. Pour 15 dollars, on vous enveloppe d'une « vrille » pourpre et « à flottaison ».

Inquiétude

Les gentils organisateurs de ces moines pleins ont bien avoir l'air truffés, le contenu du formulaire à remplir trempe le corps, déjà plein d'expansion, de gouttes d'inquiétude. La maison exige une signature le déchargement de toute responsabilité à l'égard de ses clients. Quand on referme la porte de la Samadhi Tank Company, on a l'impression d'être dans un monde d'insaisissables flottations, d'émergence en pas dans Beverly Hills, où les avocats, pour une poignée de dollars, trouvent toujours une victime à défendre ? Il est prudent que les proprié-

taires exigent un « oui » devant les mondes suivants :

« 1) Dans le caisson j'assume toute responsabilité pour mes actes et mes pensées.

2) Je m'abstiens par le caisson et je suis sous l'effet d'alcool ou de drogues.

« Plus tard... » comprendrai qu'aucun ne peut participer du rime samadhi. Le moi d'insaisissables de valence, dans la noire solitude du caisson, cette peur illusoire. Sans autre arme que celle de sa lucide solitude.

En attendant, je me rassure en lisant... » se commentent d'hydrauliques du livre d'un prévisionneur un aura, le ricoprésident de marketing d'une maison de produits, l'employé d'une papeterie, un écrivain, sont parmi les érudits visiteurs qui ont aujourd'hui flotté dans l'attente.

Dernière moi, la porte se referme. Une pièce privée, aux lignes et aux tons d'esthétique japonaise. Dans un coin, une douche. Contre un mur, le caisson. Noir et mat, bouillonnant comme un cerneil. Sur la porte du Samadhi Tank, qui se pose sans loquet, une figure de vaine blanche blanchâtre les uns dans les autres. Stimuler le contact. Pacificité absolue de ses gestes, dans une douche qu'on fait s'éterniser. Appréhender le shiatsu, le massage, sur les cheveux, les oreilles, les dents, les sur les cervicales de la douche. Les sourires. Se souvenir.

« Supposez le porte-entrées dans le caisson », avait conseillé Samadhi, le garçon de bain au visage de cire qui dort l'heure de pointe une brève de soleil et les immenses d'agoulement devant l'argenterie du ciel. Les frises se créent plus. Engourdissement des membres. Délicieux main après les frénésies de la ville.

« Avez-vous bien flotté ? » Heure de planche sur une mer qui vous porterait à bout de bras, sans volutes, sans odeur d'algues, dans l'ombre d'un vaste « paradis » aux bords trempant dans l'eau.

« Dieu, quelle flottaison ! » Un peu outre la phrase du compagnon flottant à la même heure dans la pièce voisine. Un cadre d'âge moyen. Il est bête. « Vous avez aimé ? » Craignant d'avoir né, d'avoir flotté, d'avoir aimé. Demain, de raconter.

« Fabuleuse expérience, vous ne trouvez pas ? » Il y a une heure, avant la planification par l'eau, il m'aurait agacé à présent, je lui souris : « Un très bon bain, c'est ça ? »

En partant, il a pris un abonnement pour six mois, 300 dollars, trois flottations par semaine. Le lendemain, peut-être, il intègrera moins ses secrètes... »

vous effraie, il vous suffit de tendre au doigt de pied et de retrouver la lumière.

Creative, j'ai d'abord laissé la porte ouverte. Je me suis allongée et j'ai laissé l'écoulement de la porte être bête. Pour le caisson, un seul bruit. Rapide. Répétitif. Assourdissant. La peur qui les assaillent de retrouver la tête, impossible. Impossible de couler suspendue sur cette mer de sel. Je perds progressivement mes sens : celui de la gravité, celui de l'ouïe, celui de l'odorat. Emparement dans un espace sans cassure. Maître continue. Perse de la notion liquide. Ma peur d'est une, je suis la porte sur la lumière. Appréhension. Du bout des pieds, plusieurs fois, l'encre. Pour être sûre, au cas où je reprendrais peur. Raison dégonflée sur l'eau. Jealousie oblique sur la sieste.

Engourdissements

Immobilité parfaite. Une mer de terre. Je m'y ancre. Je perds conscience. Les heures coulent. Heures de sommeil sans gravité... soudain un bond de gouttes. Puis une musique diffuse adoptée pour accompagner mon heure à sonner. D'autres attendent pour flotter à leur tour. Une douche rapide. Avant que le sel ne sèche sur un cheveu, derrière une oreille. L'eau claque dans le caisson. Rasant le dénivelé. Une tape tendre sur ses cloisons. Reconnaissance. Comme evers un coude d'abord réif.

Je me glisse dehors. La lumière d'un été précoce n'éclabousse plus les vitres. Il tombe sur l'heure de pointe une brève de soleil et les immenses d'agoulement devant l'argenterie du ciel. Les frises se créent plus. Engourdissement des membres. Délicieux main après les frénésies de la ville.

« Avez-vous bien flotté ? » Heure de planche sur une mer qui vous porterait à bout de bras, sans volutes, sans odeur d'algues, dans l'ombre d'un vaste « paradis » aux bords trempant dans l'eau.

« Dieu, quelle flottaison ! » Un peu outre la phrase du compagnon flottant à la même heure dans la pièce voisine. Un cadre d'âge moyen. Il est bête. « Vous avez aimé ? » Craignant d'avoir né, d'avoir flotté, d'avoir aimé. Demain, de raconter.

« Fabuleuse expérience, vous ne trouvez pas ? » Il y a une heure, avant la planification par l'eau, il m'aurait agacé à présent, je lui souris : « Un très bon bain, c'est ça ? »

En partant, il a pris un abonnement pour six mois, 300 dollars, trois flottations par semaine. Le lendemain, peut-être, il intègrera moins ses secrètes... »

Bang & Olufsen

vous prie de bien vouloir assister à la présentation en avant-première de la nouvelle chaîne BANG & OLUFSEN 8000 l'événement en haute fidélité

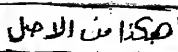
MAISON DE LA HI-FI
236 boulevard Péreire - 75017 PARIS
Téléphone : 574 35 66

une mise en garde contre la tentation, assez fréquente maintenant, de vouloir faire des politiques, du recours à la social-critique. « Sortirai-je aussi des lettres d'adieu ? », dit-il, les lettres dont il n'a pu empêcher les maris d'être poètes-gens, thématisant recherchés et « scène », de multiplication de billets de banque, tous ces chorégraphes de la vie, qui, pour leur saison, ont découvert auprès de certains poètes une « scène » d'ailleurs oubliée.

« Clients intéressés », ces poètes ne laissent pas sur leur visage leur attente d'un objet.

Mais, messieurs, attention ! Les lettres ont le langage bien perdus.

Le respect du « secret profes-



Informatique : le travail en question

Un ordinateur ne traite en dernier lieu que des chiffres. Quel que soit le mode sous lequel l'on converse avec lui, quelle que soit l'application dont il ait la charge. Un traitement se ramène toujours à une suite d'opérations. Additions, soustractions, divisions, multiplications ou comparaisons de gran-

Dans chacun de ces secteurs, l'extension des systèmes informatiques s'est accompagnée de l'arrivée de nouveaux travaux non qualifiés : mais des données sur les besoins de formation, la classification et dossier, modifications de bordereaux, etc. D'un centre à l'autre, c'est pourtant une organisation différente qui a été mise en place. C'est le cas du surcroît de travail ingrat. « La solution choisie est A » était le détachement systématique des immatures et des adolescents, ceux que le travail ne répare, ni ne liquides et A, B et C et qu'il C », est surtout par embouteillage et utilisation d'immatures. Les autres travaux non qualifiés : C sont en grande partie des choix techniques et d'organisation, expliquent les différences de structure. Le directeur d'introduire des groupes de travail semi-autonomes là où tel autre s'en est contenté appuyé sur l'informatic pour l'extension des services de la division du travail.

(1) Le Travail Auzam, t. 42, n° 2/1978.
(2) Voir le Monde du 11 janvier 1981.
(3) 42, rue du Faubourg-Montmartre, 75008 Paris; tél. 247-75-37.
(4) L'information des entreprises françaises dans les années 80, Institut de l'entreprise, 8, rue Clément-Marot, 75006 Paris; tél. 466-46-32.
(5) 42, rue Caillie, 75118 Paris; tél. 720-07-15 et 720-11-82.

L'annuaire téléphonique sur microfiches

JEAN-JACQUES MALEVAL.

Prospection

Transition

Informatique : le travail en question

représentants du personnel. La nature des informations, les équipements concernés, les délais de réflexion, l'étendue de l'examen aux conséquences, la possibilité de faire intervenir des experts extérieurs comme le demande la C.F.D.T., autant de questions en suspens qui, en fonction de la manière dont il y sera répondu, feront de la concertation une discussion sur des « machines » ou un vrai débat.

REPÈRES

Les nouveaux échanges

For men only

ANNIE BATLER

BOITE A OUTILS

Charbon :

Coopération

OTES

DEVELOPPEMENT DES RESSOURCES HUMAINES. — Le Comité de la conférence mondiale sur l'éducation coopérative organisée les 23 et 24 avril 1961 se désolait de constater l'arrêt d'études les pays en développement. La conférence et le travail, et les progrès sur les implications de cette approche ont été étudiés par les syndicats, les éducateurs et le gouvernement. Parmi les participants : Mrs Shirley Williams, ancien ministre britannique de l'éducation, le docteur David Nield, secrétaire général adjoint des Nations Unies, et le docteur David Popenau, directeur du Centre pour le progrès des études dans les sciences du comportement, l'O.C.D.E. et l'Unesco World Conference Committee 555, Stearns Centre for Cooperative Education, Northeastern University, 360 Huntington Avenue, Boston, Massachusetts, U.S.A. 02115.

REGARDS SUR L'INFORMATIQUE. — La division théorique et technique de l'Institut de l'Étude de l'Homme a organisé le 15-16 mai 1961 des congrès annuels. Les trois thèmes qui font appel aux communications sont : architecture de systèmes et de machines informatiques, communication homme-machine ; génie logiciel et programmation sous-tendance française de cyberscience, génie technique et technique, I.R.S. boulevard P. Curie, 75231 Paris, France. Téléphone : 01-87-38-10-11.

Lutte contre la mentre

Dans le cadre des accords de coopération scientifique et technique entre la France et le Chine, le ministère de l'agriculture de la

١٥٥



SCÈNE

Alain Cuny, un écorché sauvé par le théâtre

Pour le héros des « Visiteurs du soir » et de « la Ville », de Claudel, le théâtre n'est pas loin de la psychothérapie. Les vrais acteurs, dit-il, sont ceux qui savent extraire un charme de leur maladie.

CHRISTIAN DESCAMPS

ACTEUR, Alain Cuny rêve d'être peintre. Celui qui fut l'ami et le coup-guon d'Artaud et de Reverdy a toujours considéré le cinéma du point de vue de son amour pour les images peintes. Le héros des *Visiteurs du soir* considère le métier d'acteur avec recul. Passonné de philosophie, des grands textes de la sagesse universelle, il refuse de se laisser emporter par les pouvoirs de l'illusion.

Pourtant, traverser la vie de celui qui fut, il y a peu, à la télévision l'antiquaire plein de mystère de *la Peau de chagrin*, de Balzac, c'est le voir réfléchir sur l'image, son image : c'est, aussi, repasser par tout un pan de notre cinématographe.

— Il y a là une série d'enchâssements : il faudrait remonter à mon milieu, catholique, de petite noblesse ruinée. Un milieu très inculte qui incultait un ardeur factice, des scrupules, une incitation à ne pas mentir, alors qu'à certains égards nous nous mentions tout le temps. Bref, vers quatorze-quinze ans, j'étais vide de toute connaissance. J'ignorais tout du surréalisme ou de la psychanalyse, pourtant le dessin. En plus je vivais avec un marque d'impulsion, une sorte de malaise, un mal de vivre.

— J'ai lu, un peu par hasard, un livre étonnant : l'Éthique de Baudelaire de René Laforque. Ce psychanalyste abstrait, qui était né allemand, avait été en contact avec Freud. J'allais tellement mal que je suis allé me soumettre à la psychanalyse. Laforque m'a reçu : il m'a dit qu'un traitement eût été cher. Puis, à côté, j'avais vu un film, *Les Opprimés*, avec l'actrice Rachel Melier. J'avais été bouleversé par celle-ci. J'en pleurais la nuit. Comme je des-

sinais, j'ai réalisé quelques portraits d'elle d'après des photographies. Ces gouaches, je les peignais comme un illuminé, alors que j'ignorais même l'existence de Van Gogh ou de Bonnard. Je faisais tout cela comme un fou. Un jour, ma mère a montré ces dessins à une de ses amies, et cette dame est allée les présenter à l'acteur qui se produisait au music-hall de l'Empire. Quelques mois après, par une sorte de miracle, ces portraits se sont retrouvés en affiche sur les murs de Paris. J'ai donc approché cet acteur, sans jamais accéder à elle. En sa présence, je me trouvais incapable de faire autre chose que des stéréotypes, ce qui rejoignait mon état et sans doute mon « besoin » de psychanalyse. Ensuite, on m'a demandé de faire quelques autres allées pour la Ronde de nuit, pour *la Rue sans joie* de Pabst. J'ai gagné quelque argent. J'ai coté *La Ruche*, cette commedia dell'arte.

— Un jour, vous rencontrez Artaud à Montparnasse.

— Il m'a demandé, ainsi qu'à Roger Blin de faire de la diction dans les Cours de Charles Dullin à l'Atelier. Elle m'a emmené dans ce théâtre. Dullin m'a fait travailler une scène du *Fort de la Dommange* qu'elle soit une putain. Dans cette scène très éblouissante, un jeune noble qui vient de se marier apprend que la femme qu'il vient d'épouser est enceinte de son propre frère. Il entre alors en fureur. On a lu une scène de sauvagerie très proche du théâtre de la cruauté dont Artaud m'avait parlé. Je faisais dans de la boxe et, sans doute, cet exercice m'avait appris l'art de me placer. Lorsqu'on boxe, on apprend à situer le corps à 1 millimètre près. Je pense d'ailleurs que la boxe devrait être « obligatoire » dans tous les cours d'art dramatique. Les acteurs, sur scène, devraient être dans l'état qu'Artaud nomme « celui d'un Napeun méditant ». À l'extrême limite de ce qu'il contient. Les vrais acteurs savent, eux, extraire un charme de leur maladie.

— Pour vous, être acteur, c'était, à un certain point de vue, une écorchure ?

l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard. Quand il n'était pas sous laudanum — pour guérir ses maux — il avait une grande vigilance.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

— Vous avez aussi fréquenté certains surréalistes.

— Je voyais de temps à autre Derron, Vireux, mais surtout Reverdy, qui était un ami intime. Breton avait pour lui une estime immense. C'est un personnage tout à fait étonnant ; j'ai fait, tout comme lui, des séjours à l'abbaye de Solemme, chez les bénédictins. Reverdy a eu des « crises » mystiques pendant lesquelles il a écrit des textes aussi beaux que *le Cant de Erin*. Moi aussi, je vivais en cellule avec les moines. Il vivait, lui, avec une femme qui le tyrannisait, mais il était si bon qu'il ne cessait de se reprocher leurs divergences. Il avait, par ailleurs, été le secrétaire de Coco Chanel, qui avait été séduite par son intelligence. C'est lui qui a aidé à la découverte de Picasso, et celui-ci, lui en fut toujours reconnaissant. Il finissait souvent chez lui. Mais Reverdy était tellement déprimé qu'il n'avait parfois pas l'argent du train qui lui aurait permis d'aller chez Picasso, dans le sud de la France. Nous sommes donc devenus amis, il voulait me faire écrire. Et puis, comme il avait une passion pour la peinture, il m'emmenait chez Picasso, chez Braque. C'est là que j'ai rencontré Nicolas de Staël, ce colosse qui avait une tête de plus que moi. Ce Russe très beau avait une voix de stentor et une sensibilité extraordinaire. Mais, à ce moment-là, j'avais aussi très mal.

soir », qui veut tout de suite avoir un succès extraordinaire, veut faire de vous un personnage connu et reconnu.

— Avant, je n'étais presque rien. Essentiellement, j'étais enclin à peindre ; quand je tournais, je m'attachais à ce que tout disparaît. Bien sûr, le succès des *Visiteurs du soir* m'a amené une vie confortable, une certaine autorité. En un sens, on peut dire que cette expérience m'a soutenu, comme on le dit d'une psychanalyse heureuse.

— Après ce départ exceptionnel, vous ne faites guère fructifier votre renommée.

— En effet, et j'en suis sans doute responsable ; je suis resté très longtemps sans rien faire. Je jouais ça et là au théâtre. J'ai joué Claudel, que j'ai rencontré. Ainsi, j'ai joué *Vieillesse*, j'ai interprété *l'Archange forte* à Montreuil, *Télé d'or*, *Morts sans sépulture*. J'ai également tourné dans des tas de films, qu'on pourrait qualifier d'alimentaires. Mais, je crois que j'étais à l'attente d'une œuvre d'art, d'une œuvre qui m'aurait permis de détruire une statue latente qu'il y avait en moi. Je pensais souvent à une phrase de Blanchot où il disait d'écouter « l'état qui dirige ».

— On vous retrouve, ennuie, dans « les Amants », dans « la Déesse Vite », dans « le Salyrion » et dans « les Hommes contre ».

— Le *Salyrion* ne me satisfait pas picturalement. Prenons un exemple : dans ce film, on peut voir une cour, un bâtiment élevé qui s'écroule. Puis, l'on voit un objet blanc, comme un vent traverser ces lieux. Cette image, c'est pour moi une image poétique très belle.

— Vous n'êtes guère tendre à l'égard de Fellini.

— Si l'on regarde le cinéma à l'heure de la peinture, on y voit souvent des formes déformées. Si vous comparez tout cela à la grandeur d'un chapiteau dorique, qui transparaît dans une œuvre, on voit que c'est une œuvre qui n'est pas grande.

— Et qu'est-ce qui, dans le cinéma, résiste à vos yeux de peintre ?

— Quelques-uns, sans doute comme Breton, Godard ou Resnais. Ces gens-là sont vraiment des créateurs. Mais la plupart des meilleurs ne sont que des adjoints de quartier. J'aime aussi Resnais. Au *Les Hommes contre*, je l'ai connu quand nous avions été tous les deux assistants d'Antonin, que j'avais, d'ailleurs, rencontré au moment du tournage des *Visiteurs du soir*.

Érotisme

— On verra à vos côtés dans « Dommanville », dans un film d'extrême de pacotille.

— Vous êtes encore trop bon. Vous savez, ce film qui n'a aucun intérêt ne devrait pas avoir de succès. Quelques jours avant que le film ne sorte, le metteur en scène et le producteur étaient effondrés. Le metteur en scène avait aisément accepté que l'on troquât dans mon rôle après l'art de Bataille, un auteur que Just Jackin ne pratiquait guère. Ce qui m'avait poussé à faire ce film, c'était l'idée de mêler la mort, l'érotisme et l'absolu. Quand j'ai proposé au metteur en scène d'ajouter des phrases, il était très content. D'ailleurs, je pense que l'érotisme est, comme chacun le sait, une expérience fondamentale. Sans érotisme, nous ne serions d'ailleurs pas là. Comme ça fait dire Racine à Théramène, « Où serais-je si d'Antiope n'eût brisé pour Thésée ».

— En un sens, il veut mieux être acteur que se retrouver coincé dans un hôpital psychiatrique. Mais, fondamentalement, être acteur, c'est n'est pas être agité. Être acteur, c'est sans doute être écorché, au sens où l'on voit, sur les écorchés de la sculpture, le système organique, mais sans être vraiment très rare. Dullin m'a fait, en effet, un rôle de jeune homme, mais pas de jeune homme, j'ai été convoqué à l'Opéra, j'ai été convoqué à l'Opéra, j'ai été convoqué à l'Opéra.

— On a l'impression que, pour vous, être acteur, ce n'est pas d'être une expérience limitée de la psychanalyse.

— L'art théâtral rejette la figure, et je ressens très fort que montrer mon visage, c'est participer à un désordre. La géométrie arabe nous donne l'exemple d'une discipline qui est le résultat d'un rassemblement. Se montrer, c'est toujours séparer

Parti pris, mètre, Actuelles : chiffres ; Vous et moi : deux lettres en moins	II
LIBERTE 21	
Veilleurs et éveilleurs ; une femme nue dans la mer	III
Le travail et la peine	IV
Une affaire politique	V
AUJOURD'HUI	
Visa : la «rapportée»	VI
«Baptême» de soudure en acier ; Croquis ; le	

demande en mariage, le bureau à dix francs, cette fois, la justice.....	VII
Service, on demande un homme de ménage, Conci- liation, la justice à portée de main.....	VIII
<hr/>	
RADIO-TÉLÉVISION (IX à XII) : Les projets de « Radio-Télé- Bretagne » ; Claude Villers blâmant sur Antenne 2	
Californie : boîtes à flotter	XII
Est-Ouest : les camps de la longue attente ; Reflets sur monde.....	XIV



70, RUE AMELOT
75011 PARIS
gratuit 30 sur demande

The diagram illustrates the experimental setup. A participant is seated at a table, looking at a video screen. A video camera is positioned above the screen. A light source is positioned to the left of the screen. A target is positioned on the screen. A ruler is placed on the table. A scale bar is shown at the bottom right of the diagram.

NETCU
AU GROS P
Lire en page 3
de l'annuaire